

M. LE BERRE

---

UN GRAND  
MISSIONNAIRE  
BRETON

Le Vénérable Père MAUNOIR

---

PRÉFACE DE CHARLES LE GOFFIC  
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE



RENNES  
IMPRIMERIE BREVETÉE FRANCIS SIMON

---

1931

**UN GRAND MISSIONNAIRE BRETON**

**LE VÉNÉRABLE PÈRE MAUNOIR**

NIHIL OBSTAT.

*Quimper, le 27 Février 1931.*

C. GRILL,  
Censor designatus.

PERMIS D'IMPRIMER.

*Quimper, le 27 Février 1931.*

P. JONCOUR,  
Vicaire Général.

M. LE BERRE

---

UN GRAND  
MISSIONNAIRE  
BRETON

Le Vénérable Père MAUNOIR

---

PRÉFACE DE CHARLES LE GOFFIC  
DE L'ACADEMIE FRANÇAISE



RENNES

IMPRIMERIE BREVETÉE FRANCIS SIMON

---

1931

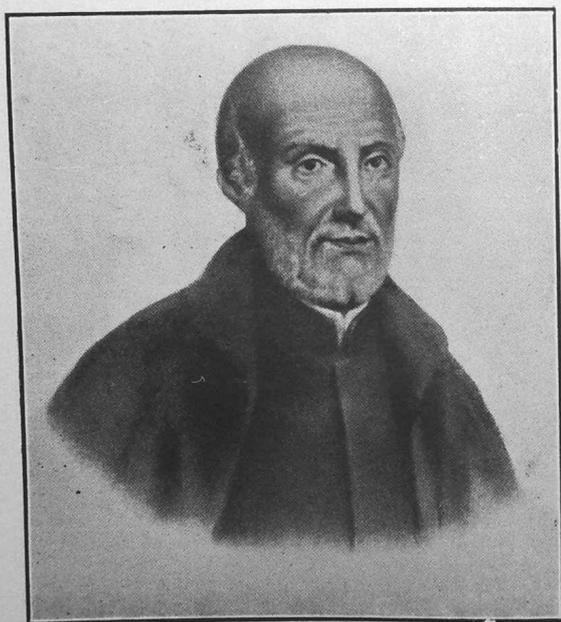


PHOTO LEGRAND

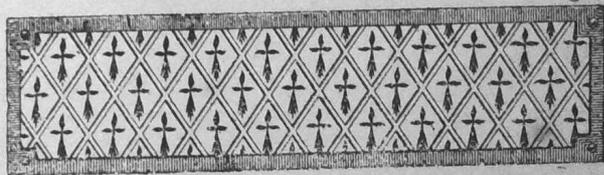
LE VÉNÉRABLE PÈRE MAUNOIR, S. J.  
(1606-1683)  
(*An Tad Mad*)

## DÉCLARATION

---

*Conformément au Décret de Sa Sainteté le Pape Urbain VIII, nous déclarons formellement que, si nous avons employé, au cours de cet ouvrage, les expressions de Bienheureux, de Saint, en parlant de personnages qui ne sont encore ni béatifiés, ni canonisés, nous ne songions nullement à préjuger la décision de Notre Sainte Mère l'Eglise, qui est seule juge, en dernier ressort, de la sainteté de ses enfants.*

---



## PRÉFACE

---

**N**OUS n'avions sur le Père Maunoir que de gros ouvrages très nourris, très doctes, mais qui rebutaient par leur érudition le lecteur du commun. Il fallait pour aller au public, s'emparer de lui, un livre armé à la légère, un livre alerte et nerveux. Le voici justement. Pas de détail superflu, pas de références encombrantes. Seulement l'essentiel. Et le fait est que, dans ces cent-cinquante ou deux cents pages sur le Père Maunoir, Mademoiselle Marthe Le Berre a su ramasser et mettre

---

PRÉFACE

---

*en pleine lumière, sans en oublier aucun, tous les traits de cette grande figure apostolique.*

*La Bretagne n'en a pas connu de plus haute, de plus émouvante, depuis saint Yves. On appelait le P. Maunoir le TAD, le « Père », et c'est un nom donné sans doute indistinctement aux membres de certains ordres religieux, mais ce TAD-ci était le TAD par excellence, le TAD tout court, sans l'adjonction d'aucun prénom ou nom de famille. Sa popularité, incomparablement plus grande que celle de ses devanciers immédiats, dom Michel Le Nobletz et le P. Quintin, fut vraiment immense dans les dernières années du XVII<sup>e</sup> siècle. Elle tint d'abord, cela va de soi, à ses éminentes vertus, à son magnifique esprit d'apostolat et à ce don entier de lui-même qu'il faisait aux Bretons ses compatriotes, dont le salut lui importait plus que tout au monde, mais l'originalité de sa méthode y fut bien aussi pour quelque chose avec son génie de prédicateur.*

*Jusqu'à dom Le Nobletz, au P. Quintin et au*

---

---

PRÉFACE

---

*P. Maunoir, on ne prêchait pas en breton, même dans les campagnes bas-bretonnes. Saint Vincent Ferrier, dont le verbe remua jusqu'au tréfond l'âme vannetaise, ne prêchait que dans les villes et en français ou en latin. Pour la première fois, les rustiques du Léon et de la Cornouaille entendaient une parole insinuante et familière qui leur allait au cœur en passant par l'intelligence. Cependant, le P. Maunoir touchait plus encore qu'il ne convainquait. « Sa parole était simple, dit Mademoiselle Le Berre, mais l'amour de Dieu dont on la sentait imprégnée la rendait éloquente. » Et un autre de ses biographes, le P. Séjourné, dit : « Ses discours attendrissaient à ce point son auditoire que je ne sais si jamais prédicateur a fait répandre autant de larmes. » Ignorant du breton jusqu'en 1630, une illumination du Ciel lui avait permis d'apprendre cette langue en huit jours, et de si merveilleuse façon qu'il y improvisait avec une égale facilité en vers et en prose.*

---

---

PRÉFACE

---

Encore ce talent d'improvisation n'eût-il point trouvé à s'employer avec tant d'efficacité, si le TAD n'avait imaginé pour lui un cadre d'une ampleur exceptionnelle. C'est le P. Maunoir en effet qui a inventé ou plutôt porté à leur point de perfection les grandes processions solennelles qui donnent tant d'éclat, aujourd'hui encore, à certains « Pardons » de notre pays comme ceux de Sainte-Anne d'Auray, de Loc-Ronan et de Pont-Château. Les plus pompeuses processions jusqu'à lui se bornaient à un défilé de croix, de statues et de châsses portées par des clercs qu'encadrait une double haie d'oriflammes. Le Saint Sacrement fermait la marche, sous un dais de velours à crépines d'or. Des cantiques, de l'encens, des cierges, un sermon et un salut, l'imagination du P. Quintin et de dom Michel ne s'était point élevée au delà.

Le trait de génie du P. Maunoir fut de substituer à ces modestes théories la représentation directe des principaux mystères de la Passion :

---

---

PRÉFACE

---

Jésus, la Vierge, les Apôtres sortirent de l'histoire pour rentrer dans la vie; le sublime drame du Calvaire ressuscita vraiment sous les yeux des spectateurs. Toute la Bretagne frémit d'une pieuse curiosité à cette évocation. L'obscur instinct dramatique qui sommeille au fond des populations armoricaines trouvait enfin à se satisfaire librement et sans encourir l'interdit ecclésiastique : de toutes parts, on se précipita vers un spectacle qui n'était pas seulement autorisé par l'Eglise, qui était institué, conduit, ordonné par elle.

L'importance de ces spectacles, la longue préparation, comme aussi les dépenses qu'ils exigeaient, les rendaient malgré tout assez rares. Il ne se faisait guère, et sur des points très éloignés de la péninsule, plus de deux ou trois processions solennelles par an. Leur attrait n'en était que plus vif. Rien ne comptait : ni la distance, ni le temps, ni les soins à donner au ménage. Toutes les fermes, tous les manoirs à la ronde dégorgeaient leurs hôtes sur la route. On se mettait en

---

---

PRÉFACE

---

*marche au crépuscule, une miche de pain bis en bandoulière, et l'on arrivait vaille que vaille au rendez-vous pour assister à la première Messe du Vénérable, qu'il disait, hiver comme été, à quatre heures du matin, et faisait suivre d'une communion spéciale à l'intention des Trépassés. Ce n'était qu'un cri dès que sa présence était signalée :*

— ANN TAD 'ZO ARRI! Le « Père » est arrivé!

*On nous le peint de taille moyenne et avec une expression de mansuétude indicible qui lui conquérait déjà tous les cœurs. Le front large dénudé par une calvitie précoce, garni seulement aux tempes d'un bourrelet de poils blancs, était surmonté d'un bonnet carré, élimé et jauni par l'usage; les yeux avaient la fraîcheur et la pureté des yeux d'enfants; une légère barbe frisait autour du menton et des lèvres. Il était vêtu à l'ordinaire d'une soutane loqueteuse que, par humilité, il refusait de renouveler. Mais, les jours de Pardon, il la recouvrait d'un surplis brodé. De*

---

---

PRÉFACE

---

*gros souliers ferrés aux pieds, sur sa poitrine le petit crucifix que lui avait donné Le Nobletz et qui avait le pouvoir de chasser les démons, à sa ceinture la clochette, la fiole aux onctions pleine d'huile consacrée et le grain béni détaché de ces chapelets que la Bienheureuse Jeanne de Tolède faisait bénir au Ciel par l'entremise de son ange gardien, — autres dons de Le Nobletz, — il tenait à la main une grande houssine blanche dont il se servait pour aligner les foules et communiquer ses ordres aux figurants. On y suspendait aussi les chapelets le jour où s'en faisait la bénédiction solennelle. Et, quand tout était prêt, le TAD échangeait sa houssine contre un bréviaire ou un livre de cantiques de sa composition, donnait le signal et, derrière la croix, prenait la tête du cortège.*

*Il y avait quelque mérite aux derniers temps de sa carrière apostolique : le trajet était long et ses forces mesurées. Mais il ne voulait entendre à rien : atteint aux sources de la vie et n'en conti-*

---

## PRÉFACE

---

nuant pas moins de soumettre sa « guenille » aux mortifications les plus effroyables, portant hiver comme été un cilice et une ceinture de fer, couchant sur la dure, ne se nourrissant que de légumes et d'eau claire, versant de la sciure de bois dans ses chausses, ensanglantant ses jambes avec des orties, se faisant dégoutter de la cire brûlante sur la peau, il évoquait la figure du divin Crucifié, auquel il s'efforçait de ressembler en mourant chaque jour un peu plus dans sa chair.

Comment nos Bretons n'auraient-ils point aimé, vénéré un tel homme qui leur rendait sensible le mystère de la Croix, qui faisait d'eux les témoins tour à tour indignés ou pantelants de la Passion? Quelques-uns mêmes devenaient acteurs, personnages agissants dans le grand drame auquel était suspendu le salut de l'humanité. Hier simples croquants, aujourd'hui haussés à la dignité d'un prince des Apôtres ou d'un chef des milices célestes! Mais de quoi n'était pas capable le TAD? Il commandait aux éléments; il guérissait les

## PRÉFACE

---

sourds, les aveugles, les paralytiques, comme son divin Maître. Nul ne s'en étonnait. Rien n'étonne les simples, en Bretagne moins qu'ailleurs, chez cette race « pour qui les frontières du surnaturel s'abaissent si volontiers », dit très finement Mademoiselle Le Berre. Et comme elle a raison de parler au présent! Ne désespérons pas de nos Bretons, malgré tant de défaillances récentes et de déplorables reniements, et plutôt que de pester, de grommeler, réveillons leur mémoire : en rappelant à ceux qui l'avaient oubliée la merveilleuse histoire du TAD, en la présentant aux autres dans un texte et sous un format qui la renouvellent, j'ai confiance que l'excellent petit livre de Mademoiselle Le Berre aidera beaucoup d'entre eux, tout doucement, à reprendre le chemin de la tradition.

CHARLES LE GOFFIC,  
de l'Académie Française.





## Premières Années

---

**N**ous sommes en l'an de grâce 1613. Le hameau de Douarnenez et ses alentours présentent une animation extraordinaire. Toute la population, pourrait-on dire, est rassemblée à l'église Sainte-Hélène. Elle écoute, attentive, la parole enflammée de piété et de zèle que, de la chaire, lui adresse un prêtre vénérable aux cheveux blancs, au dos voûté, moins par l'âge que par les fatigues de son saint ministère. Ce bon vieillard n'est autre que Michel Le Nobletz, né en 1577 au château de Kerodern, en l'évêché de

---

[1]

Léon, et qui, depuis de longues années déjà, s'est voué au salut de la Basse-Bretagne.

Comme tant d'autres provinces de France, la Bretagne avait été le théâtre de guerres, dont elle sortait à peine, guerres ruineuses pour la prospérité religieuse, morale et matérielle du Duché, si magnifique au temps de la « Bonne Duchesse ». Rappelant cette époque, Alain Bouchard pouvait écrire : « Le Peuple Breton était si riche alors, que l'on n'eût pas trouvé si petit village qui ne fût plein de vaisselle d'argent. »

On sait, d'autre part, que la Bretagne commerçait en ce temps non seulement avec l'Angleterre, le Portugal, la Norvège, mais encore qu'une bulle spéciale du Pape Sixte IV l'introduisait dans les Echelles du Levant. On connaît la réputation de ses toiles : toiles de Lamballe, de Locronan, etc., ses tapisseries de Rennes, ses vitraux exécutés à Quimper et Quimperlé, dont il existe des vestiges à Saint-Fiacre du Faouët, à Saint-Corentin de Quimper. Et que dire des monuments religieux

qui attestent son sentiment artistique, autant que sa Foi vive?...

Cependant, dès 1513, c'est-à-dire en plein mariage d'Anne et de Louis XII, en réponse aux guerres d'Italie, l'Anglais, considérant comme caducs les anciens traités avec la Bretagne, avait brusquement réveillé le Duché de sa quiétude de plus d'un siècle, que vont lui faire payer bientôt, et de terrible manière, les horreurs de la Ligue. Les ruines vont s'accumuler partout où des brigands comme La Fontenelle exerceront leurs déprédations, organiseront le pillage et l'incendie, massacrant les habitants des villes et des villages, portant la profanation et le meurtre jusque dans le sanctuaire... Ainsi en fut-il à Pont-Croix, à Penmarc'h, et, là, les impressionnants vestiges de Kerity-Penmarc'h restent les témoins séculaires de cette époque troublée.

La peur régnait au sein des campagnes. Chacun se terrait chez soi, évitant les routes peu sûres, oubliant le chemin des églises épargnées par les

vandales. Paroisses et trèves étaient au reste, pour beaucoup, desservies de façon très précaire, car le clergé souffrait du malheur des temps à l'égal de ses ouailles. Un grand nombre de prêtres ajoutaient à l'insuffisance de leur ministère par l'ignorance du breton, conséquence de l'« alternative ». On désignait ainsi une coutume qui, en dépit du pacte de 1532, appelait aux charges, non exclusivement des prêtres « natifs », mais confiait « alternativement » les nominations à l'évêque, au seigneur, au chapitre, à une abbesse, voire à la Sorbonne qui ne se privait pas d'introduire des étrangers. De là, une barrière entre le prêtre et ses fidèles de langue bretonne qu'il était incapable de comprendre, oubliant qu'en Bretagne, selon un vieux dicton toujours d'actualité : « Foi et Langue sont sœurs ». — « Ar Brezonnek hag ar Feiz a zo breur ha c'hoar e Breiz. »

C'était à pareille situation que tentait de remédier le saint missionnaire qui, aujourd'hui, rassemblait autour de sa chaire le peuple de Douar-

nenez, comme il le faisait hier et le fera demain, dans les autres paroisses bretonnes, objets de son incessant apostolat. Le voici tout à coup qui s'arrête de parler. On dirait qu'à son tour il écoute quelque voix mystérieuse. La foule respecte son silence. Habitée aux communications surnaturelles de l'Apôtre, elle attend, patiente, jusqu'à ce qu'enfin dom Michel tombe à genoux et s'écrie d'une voix forte : « Remercions Dieu de ce qu'Il m'a donné un successeur. Il a sept ans, il est du pays de Rennes et il sera Jésuite ! »

Sept années auparavant, le 1<sup>er</sup> octobre 1606, naissait au bourg de Saint-Georges-de-Reintembault, non loin de Rennes, un enfant qui reçut au baptême le nom de Julien. Ses parents, les Maunoir, étaient d'humbles commerçants, — commerçants en tissus, affirme le P. d'Hérouville dans une étude récente. — Au milieu du désarroi moral de l'époque, ces braves gens avaient gardé intactes les croyances et les pratiques chrétiennes. Trois enfants, qu'ils élevaient de leur mieux dans

la crainte et l'amour de Dieu, égayaient déjà leur foyer. Mais lorsque la mère tint entre ses bras le petit Julien, à qui on donna le nom de son aîné, mort depuis peu, elle eut le pressentiment des grandes choses auxquelles il était destiné. D'accord avec son mari, elle consacra à Dieu l'enfant qui venait de naître.

Il semble qu'en réponse au vœu généreux du père et de la mère de Julien, Dieu ait voulu manifester, par un prodige, combien pour agréable il tenait cette offrande, et marquer du sceau du miracle la protection, toute spéciale, dont il couvrirait l'enfant prédestiné. Et ce miracle eut pour théâtre la maison même de celui que, plus tard, on appellera du nom touchant de « Tad Mad », le « Bon Père ». Longtemps on y conserva le précieux témoin, la « pierre du foyer », qui disparut avec la destruction partielle de la maison natale du Vénérable, à la porte de laquelle la Fédération Régionaliste Bretonne fit ériger, en 1921, une plaque commémorative.

---

Peu de jours donc après la naissance de Julien, sa mère, assise sur l'une des « bancelles », garniture obligatoire de la profonde cheminée, fait la toilette de l'enfant. Par suite d'un faux mouvement, celui-ci, tout à coup, glisse des genoux maternels sur la pierre dure. On conçoit l'émoi de la pauvre femme, craignant que le bébé ne fût blessé. O miracle ! sous le poids léger du petit corps, la pierre s'est soudain creusée, et l'enfant y repose comme en un berceau douillet...

Il ne faudrait pas déduire de ce fait que chaque pas de l'enfance du petit Julien fit surgir le miracle, fréquent à la vérité, au cours de son existence, et que, conduit comme par la main, il fut, en quelque sorte, confirmé en grâce aussitôt sa venue au monde. Encore que les détails n'abondent pas sur l'enfance du Vénérable, il est loisible de supposer que ses progrès dans l'ordre physique, aussi bien que dans l'ordre moral, suivirent la courbe ordinaire aux enfants de son âge, avec

---

cette différence que, appliqué en tout à plaire à Dieu, il fuyait le mal, presque d'instinct, guidé en cela par sa pieuse mère. Volontiers se la représente-t-on dirigeant les premiers regards de son fils vers le crucifix, appendu à la place d'honneur de l'humble demeure, sans doute au centre de l'étagère surmontant la vaste cheminée, selon la disposition ordinaire du mobilier breton. Et dès que les lèvres du tout-petit s'agiteront pour les premiers balbutiements, ce sera d'abord le nom de Jésus qui leur sera familier, jusqu'à ce qu'un peu plus tard Julien apprenne ses enfantines prières dans le langage qui, remarquons-le, ne sera point le dialecte breton inconnu au pays de Rennes.

Ainsi, les premiers enseignements de la mère chrétienne auront formé le cœur d'Apôtre qui déjà bat dans la poitrine de l'enfant. En son âge le plus tendre, Julien Maunoir, on le verra, fut apôtre et entraîneur d'âmes. Sa piété n'avait rien de morose. Il aimait à jouer, aussi bien que ses petits camarades ; mais, jusque dans ses jeux, il goûtait

l'attrait des choses divines et les leur faisait goûter. Avec eux, il organisait des processions où se dessinait son rare esprit d'initiative. C'était merveille de contempler le naïf cortège s'avancant recueilli, sous la conduite de Julien, tout pénétré de son rôle. On chantait des bribes de latin, empruntées aux litanies ou autres chants d'église, peut-être même des improvisations en patois, du futur poète... Parfois, la petite troupe s'arrêtait auprès de la croix du Lac, but ordinaire de ces pieux défilés ; parfois encore elle entrait dans l'église, dont le souvenir seul subsiste, et faisait cercle au pied de la chaire où Julien n'hésitait pas à monter, captivant déjà son auditoire par sa naïve éloquence. A la parole, au geste, on pouvait présager, dans le prédicateur improvisé, le zèle brûlant du futur successeur de Michel Le Nobletz, dont la fougue se tempérera chez son disciple, de l'onction du « Tad Mad ».



## Adolescence - Vocation

---

**L** n'est pas douteux que les parents d'un fils si admirablement doué n'en aient senti, obscurément tout au moins, la valeur, dans le même temps qu'ils eussent aimé voir se prolonger pour leur dernier-né ce charme de l'enfance, sensible, surtout, au cœur de la mère. Mais les années passaient, l'enfant grandissait, exerçant de plus en plus sur ses compagnons l'ascendant de sa vertu naissante, et cela de si naturelle façon, que personne ne songeait à s'étonner, si, de l'imposition de sa main sur la

tête de ses petits camarades, le garçonnet les guérissait de la « rasche », maladie qui, avec le temps, a peut-être seulement changé de nom...

Les parents de Julien lui confiaient, maintenant, d'humbles travaux, par exemple la garde de la bonne vache qui, dans le petit courtil d'Isaac Maunoir, n'eût pas hasardé le moindre coup de langue vers la partie tentatrice réservée au froment, durant que son jeune maître, lui faisant confiance, la laissait livrée à elle-même, le temps pour lui d'assister à la Messe à l'église toute proche... « Va conduire les animaux à la pâture et garde-les bien, comme le petit Maunoir. » Ainsi s'entendent dire, à travers les siècles, les petits pâtours de Saint-Georges-de-Reintembault.

Après que Julien eut fait, à neuf ans, sa première communion dans les dispositions que, à défaut d'autres détails, on peut facilement imaginer, son entourage, c'est-à-dire son père, sa mère et un saint prêtre de la paroisse, s'occupèrent de ménager une vocation que faisaient pré-

voir et la piété et les goûts d'apostolat de l'aimable adolescent. Ce fut à Saint-Georges même que Julien débuta dans ses études latines, ainsi que de nos jours de futurs clercs, sans souci d'une sélection arbitraire, apprennent au presbytère de leur paroisse les premiers éléments du latin.

Tout de suite l'élève étonnera le maître par son application au travail et la clarté de son intelligence. Aussi, dès sa quatorzième année, jugea-t-on le moment venu d'études plus sérieuses et plus suivies. On l'envoya aux Jésuites de Rennes, dont le collège était très florissant. Il entra en quatrième et se mit résolument à la tête de sa classe. En même temps que les progrès scolaires du nouvel élève émerveillaient maîtres et condisciples, tous s'édifiaient de sa vertu déjà surprenante.

A cette époque l'organisation des collèges ne prévoyait pas, comme de nos jours, l'internat. Aussi le danger était-il grand, pour le collégien tout frais sorti de sa famille, du logement en

ville, et des allées et venues de la pension au collège. Quelles occasions de dissipation et, pour beaucoup, de dévergondage! Au milieu de ces dangers, Julien Maunoir gardait sa pureté d'enfant et la sérénité d'âme qui, jusqu'à l'extrême vieillesse, se reflétera sur sa physionomie. Il ne s'isolait pas pour cela dans sa tour d'ivoire. Il était aimable, on l'aimait. Volontiers subissait-on son heureuse influence. Combien de ses disciples n'a-t-il pas, du seul exemple de sa vie pieuse, laborieuse et régulière, éloignés du mal, orientés vers des dispositions plus chrétiennes ou plus parfaites!...

Congréganiste de la Sainte Vierge, Maunoir avait envers sa Mère du Ciel une confiance absolue et touchante à laquelle Marie répondra, quelques années plus tard, de façon quasi-miraculeuse. Pour l'instant cette Mère très aimée secondait ses efforts, et le jeune philosophe, sans aucun doute, lui reportait les éloges des professeurs qui le considéraient, à ce stade de ses études, comme leur meilleur élève.

La jeunesse, dit-on, est l'âge heureux, parce que sans souci. Heureux, certes! mais sans souci?... qui dira ceux qu'abrite parfois le front sans ride de l'adolescent, à la veille de fixer le choix d'une carrière, de décider d'une vocation?... Est-il juste de supposer cet instant venu pour Maunoir? Aussi bien la question se formule à peine. Nous avons vu comment Isaac Maunoir, son père, et Gabrielle Deloris, sa mère, avaient résolu d'avance, à l'égard de leur fils, l'incertitude de l'heure angoissante qui sonne pour chacun, avec une netteté impérieuse. Au fils, maintenant, de ratifier ou de rejeter le choix qu'avaient fait de lui ses pieux parents pour le service du Seigneur.

Si le jeune Maunoir était ainsi pour tous un sujet d'édification, il ne le devait pas seulement à son heureuse nature et à la vigilance dont son père et sa mère entourèrent ses premières années, donnant en toute occasion à l'éducation religieuse la place qui lui revenait. Ce sont là, assurément, facteurs importants, et dans la formation de

l'homme, l'influence de la famille dès le berceau, est incontestable. Cependant, l'adolescent qui, au seuil de la jeunesse, veut se conserver pur et progresser dans l'accomplissement de son programme de vie intérieure et même extérieure, a recours aux Sacrements de Pénitence et d'Eucharistie. Et Julien Maunoir en usait fréquemment.

A l'âge aussi où l'esprit se fixe mal aux méditations sérieuses, déjà le collégien de Rennes surprenait son directeur de conscience par sa science de l'oraison. Le Père, à qui incombait la délicate mission de diriger son âme, eut le don d'en comprendre la valeur. Convaincu des desseins particuliers de Dieu sur le jeune homme dont il avait la charge, il se plaisait à entendre ses confidences, et parfois à l'entretenir de l'apostolat des Missions. C'était le temps où se creusaient au Canada les sillons que remplira bientôt le sang des martyrs canonisés récemment.

Il n'est pas rare, à certains indices, de deviner chez l'enfant la vocation du jeune homme. Saisir

ces manifestations est le fait d'éducateurs clairvoyants. Nul n'ignore que l'amour de la mer et des choses de la mer annonce souvent le futur marin; que le scientifique apparaît dans les goûts du jeune garçon pour les sciences exactes, comme l'artiste dans le marcheur à l'étoile que beaucoup ne comprennent pas... Ainsi le désir de faire connaître et aimer Dieu exalta toujours, en Julien Maunoir, le zèle qui animait, jusque dans ses jeux, le petit garçon de Saint-Georges-de-Reintembault, et la perspective d'annoncer la foi aux peuplades inconnues et sauvages épanouira ce zèle dans la vocation missionnaire : « Mon Père, s'écrie un jour Julien, au cours d'un entretien avec son confesseur, faites de moi un Jésuite et je vole au secours des infidèles! » Le Père sourit, mais en resta là. Il ne devancerait point l'heure de Dieu...

Aussi bien cette heure allait-elle sonner. Le P. Coton, célèbre non seulement par ses mérites personnels, mais encore par les noms illustres de

ses pénitents : Henri IV, Louis XIII, vint, sur les entrefaites, visiter le collège de Rennes, en qualité de Provincial. Quelle meilleure occasion pour Maunoir de demander son admission à la Compagnie de Jésus ! Cependant, le simple collégien qu'il était oserait-il une démarche près d'un si haut personnage?... Son vif désir l'emporta sur toute crainte et toute timidité, quelque justifiées fussent-elles. Le cœur battant, peut-être, mais résolu, Julien frappe à la porte du religieux, entre les mains duquel il sent sa destinée. L'accueil est tout paternel. Alors le jeune homme oublie son émoi ; il laisse parler son âme, il dit son amour de Dieu, ses désirs d'apostolat, ses aspirations à la vie parfaite, sous l'égide de la Compagnie de Jésus. Tandis qu'il exprime ces choses, ses traits reflètent la sincérité de son langage et son ardeur intérieure. En homme habile à discerner les valeurs, le P. Coton a vite fait de deviner le sujet d'élite qu'il a devant lui. Avec un empressement non dissimulé, remarque le P. Séjourné, biographe

du Vénérable, il assure Julien que, dès cet instant, il peut se considérer admis à entrer au noviciat de Saint-Germain, à Paris. Les vœux du jeune postulant sont comblés. Avec la grâce de Dieu, il sera Jésuite, grâce dont il ne cessera de se féliciter jusqu'au dernier soupir.

Ayant reçu la bénédiction du P. Coton, Julien Maunoir s'en vient à Saint-Georges, dans le but de mettre ses parents au courant du grand bonheur qui lui échoit, et de demander leur consentement à son entrée au noviciat des Jésuites. Simple formalité, pense-t-il. Offert à Dieu, dès sa naissance, par ces pieux parents, qu'a-t-il à redouter de leur part, d'une décision qui va l'unir à Dieu, plus étroitement encore qu'ils ne l'avaient prévu ? Il arrive donc, tout heureux de partager avec eux une joie presque trop lourde à porter seul. Et voici que, dès les premiers mots, son père et sa mère l'arrêtent. Prêtre, leur fils, ils le veulent certes ! et de tout cœur ; mais religieux !... non ! le sacrifice serait tout de même trop

grand. N'avaient-ils pas été assez longtemps privés de cet enfant chéri ? les années de préparation au sacerdoce n'allaient-elles pas l'éloigner à nouveau ? Mais, au moins, ces années passées, c'était leur rêve accompli, ce rêve qu'ils avaient entretenu au cours des longues soirées d'hiver, lorsque, réunie autour de la cheminée, la famille devisait en parlant de l'absent. Rêve très humble et très doux, et qui plus est, tout à la gloire de Dieu, puisque, dans le modeste presbytère, leur vie s'écoulerait près du jeune recteur travaillant au salut de ses paroissiens. Et Julien parlait de les abandonner au seuil de leur vieillesse ! il les condamnait à une existence solitaire et malaisée : « Non, mon cher enfant, ne nous demande pas cela », disait tristement la mère. Silencieux, Isaac Maunoir confirmait, par son attitude, la protestation maternelle.

Julien ne brusquait rien. Il comprenait trop ce que souffraient ces cœurs aimants, dont l'unique faute était d'avoir cru à la possibilité d'allier la

cause de Dieu à des vues trop humaines. Il connaissait, d'autre part, la solidité et la générosité de leur foi. Il attendait donc, certain de la victoire. Elle vint, en effet, et le sacrifice, un jour, se consumma dans l'abandon résigné à la volonté divine.





## Le Novice - Le Professeur

---

**U**NE erreur assez commune nous porte à supposer les Saints, tout entiers à la joie du sacrifice, incapables, par là même, d'en goûter l'amertume. Ainsi, délibérément, leur ôtons-nous la principale raison de leur mérite, oubliant qu'une Thérèse d'Avila, par exemple, pensa s'évanouir au seuil du couvent.

« Je croyais, a écrit la Sainte, dans sa célèbre autobiographie, sentir ma chair se détacher de mes os. » Pourquoi en eût-il été différemment d'un Julien Maunoir, à l'instant de quitter sa famille,

dont les membres étaient si parfaitement unis, qu'il chérissait de toute son âme, et dont il était le Benjamin très aimé? Nous ne risquons pas de nous tromper, en imaginant à cette heure douloureuse de la séparation, le cœur de Julien étreint d'une tristesse profonde. Pas une minute, cependant, l'adolescent n'eut la pensée de se reprendre ou de résister à l'appel divin. Dans les ténèbres de l'heure, le lointain noviciat de Saint-Germain lui apparaissait, tel un phare lumineux, à l'horizon de sa vie.

Enfin, voici le port! Brisé d'émotions et de fatigues (car dans le coche cahoteux, et rien moins que confortable, le trajet s'effectuait lentement, au gré du voyageur), Julien Maunoir sent maintenant tout proche l'heureux moment où, agenouillé au pied du tabernacle, il oubliera sa peine en s'offrant à Dieu sans retour. Le voici, en effet, prosterné dans la chapelle; mais ses yeux sont mouillés de larmes, larmes causées par une douloureuse déception. Là où, depuis

son entretien à Rennes avec le P. Coton, il se croit attendu, on ne le connaît point. Au milieu de ses affaires absorbantes, le Provincial aura sans doute différé, peut-être oublié de donner ses ordres au sujet du nouvel arrivant... Tout ce qu'on peut promettre, c'est de s'informer en haut lieu. Qu'il attende... qu'il revienne... si la réponse est favorable, on le recevra.

Bien d'autres à la place de Maunoir se fussent rebutés. C'était donc là le cas fait de lui?... à cela qu'aboutissait le sacrifice des siens, de la vie paisible dans l'humble presbytère, objet de l'ambition modeste de son père et de sa mère?... tant d'immolations pour arriver à une fin de non recevoir, assez vexante à la vérité! Maunoir ne fit point ce raisonnement ou, s'il y pensa un moment, il ne s'y arrêta pas. Celui qui prendra pour devise : « Le plus grand contentement de Dieu et son plus grand amour! » accepta l'épreuve sans un mot. Mais son attitude parla pour lui. Vive-

ment impressionné de son humilité et de sa profonde piété, le novice, qui sur sa prière l'avait conduit à la chapelle, eut l'heureuse inspiration de plaider sa cause, près de son Supérieur. Il le fit si bien que son protégé fut autorisé à attendre, à la résidence même, la réponse du Provincial.

La date du 16 septembre 1625, jour de son entrée au noviciat, fut une date mémorable dans la vie du jeune Maunoir. Ses écrits, ses notes, à cette époque, débordent d'un enthousiasme qui prouve assez combien il se sent dans sa voie, au noviciat de Saint-Germain. Au sein de sa famille religieuse, il goûte la douceur de vivre dans l'union intime de ceux qui l'entourent. Il ne peut se tenir d'en faire part à ses nouveaux Frères : « Vraiment, leur disait-il, j'avais raison de me croire à la porte du Ciel, lorsque je frappais à celle du noviciat. En vérité, si dans chaque maison religieuse, la vie ressemble à la nôtre, si Dieu, comme ici, fait goûter les mêmes joies, c'est à bon droit que la religion se nomme un Paradis terrestre. »

---

Dans ce Paradis, fût-il un noviciat de Jésuites, la vertu du postulant trouve à s'exercer... mais rien ne troublait le pieux jeune homme. Une seule chose le préoccupa, durant les deux années de son séjour à Saint-Germain, la seule qui le préoccupera, jusqu'au soir de sa longue existence et jusqu'à son dernier soupir : « le plus grand contentement de Dieu et son plus grand amour ! » Pour atteindre ce but, tout lui semble facile des exigences de la vie commune, des rapports, parfois épineux, entre maîtres et condisciples, des règlements fastidieux à l'usage, des méthodes, souvent pénibles à la nature, nécessaires à la formation religieuse.

Et comme Julien Maunoir avait été l'enfant exemplaire, le collégien modèle, il fut le novice parfait. Le P. Séjourné, son biographe, juge « qu'en peu de temps il réalisa, non seulement la perfection du novice, mais était arrivé à un degré de perfection que pouvaient lui envier des religieux plus avancés. »

---

Ses deux années de noviciat terminées, le Fr. Maunoir fut envoyé à La Flèche. Pendant trois ans, il y étudia la philosophie. Passer de la paisible retraite de Saint-Germain au bruyant collège de La Flèche, où fréquentaient des centaines de jeunes gens, généralement plus soucieux de briller dans le monde que de travailler à leur sanctification, aurait pu éprouver une âme moins bien trempée que celle du fervent scolastique. Au contraire ! Jugeant le danger de ce coup d'œil sûr qui déjà lui est propre, il s'en préservera en s'imposant à lui-même un règlement, dont nous ne citerons qu'un passage, par lequel le reste se devine... Le voici : « Dieu veut que je sois saint et savant. J'emploierai donc le temps destiné à la prière comme à l'étude. Je ne négligerai aucun des moyens que m'offre la Compagnie pour acquérir la science et la sainteté. »

Science et sainteté ! Antinomies, pense-t-on trop souvent. Le Fr. Maunoir se chargea de démontrer par les faits, leur accord certain. Son esprit, si

ouvert aux choses de Dieu, ne l'était pas moins aux diverses branches du savoir humain. Quoique pense l'abbé Brémond de « l'intelligence moyenne » du P. Maunoir, le jeune religieux se trouva être un des plus brillants joueurs des compétitions fameuses qui, à jour dit, mettaient aux prises différentes thèses philosophiques. Son nom se range près des plus illustres de la Compagnie : les Pinette, les Huby, les Isaac Jogues... Mais, tandis que l'étudiant cueillait avec sa modestie habituelle les lauriers des sciences profanes, le religieux ne perdait pas de vue son avancement dans la vertu. Ses notes de retraite en témoignent.

C'était aussi le temps où les Missions du Japon, du Paraguay, du Canada, suscitaient une légion de prêtres, avides de verser leur sang pour la cause du Christ. Comment le Fr. Maunoir, condisciple d'un Isaac Jogues, n'aurait-il pas été de ceux-là ? Ses rêves le portaient, lui aussi, vers les terres lointaines, tandis qu'il ignorait la réalité, beaucoup plus proche, à laquelle Dieu le destinait, et

que lui feront connaître des signes non équivoques de la volonté divine. Convaincu et soumis, Maunoir renoncera à la palme du martyr qu'il aurait sans doute méritée, au même titre que les Jogues, les Brébeuf, les Lallement... « Tout au plus grand contentement de Dieu et à son plus grand amour ! » se plaira-t-il à redire, en manière de « fiat ».

Mais, au jour où le jeune Frère quitte La Flèche, l'avenir, autant qu'il lui est possible d'en préjuger, est à ses yeux au Canada. Quimper, où on l'envoie, peut n'en pas être le chemin... ce ne sera en revanche qu'une halte sur la route... Dans la petite ville bretonne, ce ne sera pas non plus uniquement la vie apostolique. Il ne lui est pas défendu de le regretter tout au fond de l'âme, mais l'obéissance à l'ordre de son Supérieur est son premier devoir : il y voit l'ordre de Dieu même, « son plus grand contentement ». C'en est assez pour qu'à ses nouvelles fonctions le Professeur apporte l'application la plus grande.

---

Le collège de Quimper, où était envoyé le Fr. Maunoir, en qualité de Régent de cinquième, s'élevait à la place de l'actuel Lycée. Il n'en reste plus guère que la chapelle. A l'époque, la construction n'étant pas terminée, c'est dans la maison prébendale de l'abbé de Landévennec, Jean Briant, sise rue Verdelet, et mise à la disposition des Jésuites par son noble propriétaire, que nous pouvons imaginer le jeune professeur donnant ses cours.

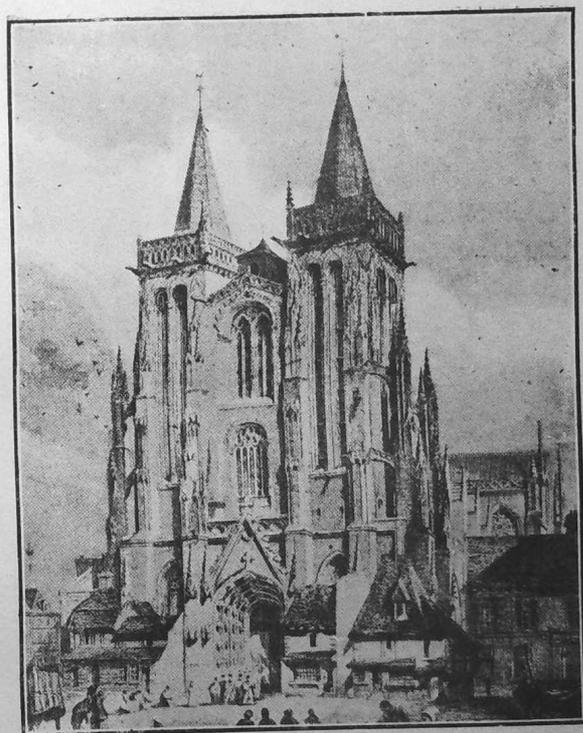
La manière très personnelle dont le Fr. Maunoir présentait son enseignement eut un succès extraordinaire, succès que le Frère retrouvera, un peu plus tard, à Tours, où ses jeunes élèves furent la pépinière de l'important collège de cette ville. A Quimper, sa classe devint vite célèbre. Quelques esprits forts eurent, au début, beau jeu de railler la piété très remarquée des petits collégiens de cinquième : « Que leur apprend ce nouveau Régent?... à réciter des patenôtres?... à prendre des airs de petits saints?... » Mais quand on vit

---

## LE VÉNÉRABLE PÈRE MAUNOIR

---

les résultats surprenants obtenus de ces jeunes enfants, leur émulation dans l'étude autant que dans la piété ; lorsqu'au foyer les parents constatèrent leur effort à devenir chaque jour meilleurs, plus studieux, plus obéissants, plus jaloux de leur pureté d'âme, il n'y eut point assez d'éloges pour vanter les mérites du Fr. Maunoir, son talent, sa distinction naturelle, sa méthode d'enseignement... Aussi, quand, au bout de deux ans, sa santé exigea qu'il prît du repos et qu'on le vit s'éloigner de Quimper, les regrets furent unanimes.



LA CATHÉDRALE DU VIEUX QUIMPER



## Vocation aux Missions Bretonnes

---

### LE RETOUR A QUIMPER

**L**AISSONS le Fr. Maunoir gagner Tours d'abord, où sa santé se rétablit assez vite pour lui permettre quelques leçons aux enfants de la ville, près desquels il eut le même succès qu'à Quimper. Laissons-le encore passer de Tours à Bourges, afin d'y poursuivre ses études théologiques, et groupons en un faisceau les diverses manifestations, voulues par Dieu, afin de fixer dans la voie des Missions bretonnes le soupirant aux Missions canadiennes.

Nous avons vu Michel Le Nobletz s'arrêtant à Douarnenez, en plein sermon, pour annoncer à la foule assemblée autour de sa chaire, que Dieu lui avait choisi un successeur au diocèse de Rennes. Dom Michel ne se laissa pas troubler par l'in vraisemblance d'une telle révélation : un successeur au pays de Rennes pour travailler aux Missions bretonnes!... Chaque jour le hantait la pensée de cet enfant qui grandissait au loin. Or, une nuit de 1630, comme il suppliait le Seigneur de ne pas oublier sa promesse, il entendit une voix lui dire : « Allez à Quimper au collège des Pères de la Compagnie de Jésus. Vous y verrez celui que Dieu vous donne pour votre fils, celui-là même qu'il a choisi pour être, un jour, votre héritier dans les Missions de Basse-Bretagne. Il est le plus jeune de tous. »

Sur l'heure, voici Dom Michel en route. Malgré l'enflure des jambes qui bientôt lui refuseront leur service, il ne mesure pas la distance. Il arrive au collège où, sans hésiter, il demande le profes-

seur de cinquième. L'entrevue fut des plus simples et des plus courtes. Point de phrases ou de discours, mais un simple commentaire de la vocation de Saint Pierre et de Saint André. Quand le saint vieillard se retira, après l'avoir tendrement embrassé, le jeune Frère était loin de se douter de l'influence qu'allait avoir ce rapide entretien sur l'orientation de sa destinée. Il était seulement ému d'avoir vu de si près le grand Apôtre, universellement connu en Basse-Bretagne, d'avoir entendu sa parole brûlante. Encore ne pensait-il point, en cet instant, qu'elle s'adressât à lui.

« Ma classe, avait-il un jour répondu au P. Bernard, Rennais comme lui, et qui, depuis plusieurs années à Quimper, déplorait le malheureux état des pays de langue bretonne, ma classe, voilà ma mission pour le moment. » Et à ce Père, qui, directeur spirituel de Michel Le Nobletz, eût souhaité lui donner le Fr. Maunoir comme auxiliaire et pressait ce dernier d'apprendre le breton, il répondait encore : « Si je devais en étudier une autre

(langue), la langue du Canada aurait mes préférences, car c'est vers ces contrées lointaines que je me sens appelé. »

On le voit : ce ne sera point une tendance naturelle que suivra Maunoir en se laissant peu à peu ébranler aux instances du P. Bernard. Celui-ci, consulté par son jeune ami au sujet de l'entretien de Dom Michel sur la vocation de Saint Pierre et de Saint André, lui assura qu'il y voyait l'image de la promptitude avec laquelle, l'heure venue, il devrait, lui, Maunoir, suivre sa vocation de missionnaire breton. Il soulevait ainsi un coin du voile qui cachait l'avenir aux yeux de son jeune compagnon, sans prévoir que, si celui-ci devenait Pierre, il serait lui-même André...

A dater de ce jour, le P. Bernard insista davantage pour décider le Fr. Maunoir à l'étude du breton. De guerre lasse, le jeune Frère s'adresse directement à Marie, pour qui il eut toujours une filiale dévotion. Peu après la visite de Michel Le Nobletz, il obtint de son Supérieur la permission

de consacrer un après-midi de jeudi à un pèlerinage à la chapelle de la *Mère de Dieu*, sur la paroisse de Kerfeunteun, en Quimper.

« *Ty Mam Doue! — La Mère de Dieu!* » Qui, à Quimper, n'aime et ne révère ce béni sanctuaire? Il y fait bon prier à l'ombre des grands arbres, dans la paix de la campagne bretonne, entre les murs de la jolie chapelle, monument de la piété des Furic, seigneurs du lieu, au XVI<sup>e</sup> siècle. C'est bien là, selon la poétique expression du Barde grésillon Jean-Pierre Calloc'h, la « petite chapelle silencieuse dans les campagnes de Bretagne... » Et cela est vrai, autant de la chapelle elle-même que du petit oratoire tout proche, la petite « casa », enveloppée du mystère de la Légende. Ne dit-on pas que, transportée de jour dans l'église, la statue de la Vierge qui orne cet oratoire, rappel de la maison de Lorette, y revenait fidèlement à la nuit tombée?... Sans doute le Fr. Maunoir et son compagnon, le P. Thomas, visitèrent-ils les deux sanctuaires. Maunoir, vio-

lemment saisi durant le trajet de la pensée des Missions bretonnes, adjura la Vierge de décider pour lui : « Si vous daigniez m'apprendre vous-même le bas-breton, je le saurais sous peu, et je serais bientôt en état de vous gagner des serviteurs. »

Et la Vierge apprit le breton à son confiant serviteur... Comment expliquer autrement le fait surprenant, symbolisé par la fresque de Yan d'Argent dans la cathédrale de Quimper : posséder la langue bretonne en *trois jours* d'étude?... Au retour de la *Mère de Dieu*, le Fr. Maunoir s'empessa de faire part à ses Supérieurs de ce qu'il regardait, désormais, comme sa vocation : les Missions bretonnes. Son enthousiasme n'eut d'écho qu'auprès du P. Bernard ; ailleurs, ce fut la réprobation générale. Longtemps il dut attendre l'autorisation de commencer l'étude du breton. Elle lui fut seulement accordée le dimanche de la Pentecôte 1631. Or, nous dit-il lui-même, dans son *Journal manuscrit* : « Le ciel se montra si

favorable à mes premiers efforts que, soutenu par la puissance et la bonté de Dieu, je pus, le *Mardi suivant*, faire le catéchisme au peuple. Six semaines plus tard, je commençais à prêcher sans avoir besoin d'écrire un seul mot. » Et l'on sait combien la langue bretonne est réputée ardue : « La plus difficile du monde ! », écrit non sans quelque raison le P. Boschet, premier biographe du Vénéral.

Nous voici en 1636. Depuis ce que nous appellerons l'épisode de la *Mère de Dieu*, rien ne s'est réalisé des projets de Missions bretonnes auxquelles le P. Maunoir s'était préparé par l'étude de la langue et par l'apostolat qu'il lui avait été permis d'entreprendre aux environs immédiats de Quimper. Bien plus ! à cette date de 1631, il est appelé à Bourges, loin de la Bretagne et tout près du Fr. Gabriel Lallement, devenu son condisciple. Qu'advient-il de la vocation du Missionnaire breton dans ses fréquents entretiens avec le futur martyr canadien?... Michel Le Nobletz avait vu

avec peine le départ de Quimper de son fils d'élection, mais sans pour cela que sa foi dans le successeur promis s'en trouvât ébranlée. Au contraire ! Depuis de longues années, il avait prédit la maladie qui devait affermir la vocation de « l'héritier de ses travaux et de ses persécutions. »

En effet, à Bourges, le P. Maunoir tombe malade, au point que ses jours sont en danger. Il ne guérit qu'en s'engageant par vœu aux Missions bretonnes. Dès lors, cette pensée ne le quitta plus, le poursuivant jusque dans le sommeil. Il eut un songe que lui-même relate dans son *Journal manuscrit* et que nous rapporterons pour clôturer la série des faits merveilleux relatifs à sa vocation aux Missions de Basse-Bretagne :

« J'eus un songe extraordinaire, écrit-il. Il me semblait que je portais sur mes épaules un paysan de la Cornouaille. On le reconnaissait facilement à son petit bonnet de laine rouge et à son *bragoubraz* et jusqu'à ses guêtres boutonnées, et tous les autres détails du costume breton. »

Le P. Séjourné ajoute qu'un rêve identique fit entrevoir à Saint François-Xavier les peuplades qu'il devait évangéliser. Par un songe semblable, la Mère Marie de l'Incarnation eut la vision des terres canadiennes.

Ce que nous venons de rapporter se passait, nous l'avons dit, en 1636. Quatre années s'écouleront avant que le P. Maunoir qui, entre temps, avait quitté Quimper, reçu la prêtrise, et achevé son « troisième an », dernière étape de la formation du Jésuite, reçoive, par ordre du Général de la Compagnie lui-même, son obédience pour cette ville. Les difficultés qui avaient retardé son retour dans la cité de Saint Corentin n'étaient pas aplanies pour autant : difficultés pécuniaires, entraves de la part du clergé séculier qui voyait dans la participation des réguliers aux Missions une innovation tout au moins indésirable ; difficultés aussi du côté des Jésuites de la résidence de Quimper, peu soucieux de grever leurs œuvres déjà existantes d'une charge nouvelle, très lourde à soutenir en hommes et en argent.

Le P. Maunoir n'ignorait rien de ces traverses, mais, confiant en Dieu, et certain de sa volonté, il s'était interdit toute inquiétude au sujet de l'avenir, comme aussi tout regard en arrière. Courageusement, il s'était séparé de ses Frères les futurs Missionnaires canadiens.

Avec le bel enthousiasme d'un jeune, Maunoir arrive donc à Quimper, qu'il avait quitté voici dix ans. L'accueil qu'il y reçoit est plutôt frais, et lui rappelle étrangement celui de son entrée au noviciat de Saint-Germain. Ici cependant il est attendu, mais une certaine méfiance perce dans les paroles, dans les réflexions moins qu'encourageantes. N'y a-t-il pas même une pointe d'ironie dans cette phrase du P. Flouet, son Supérieur : « Votre Mission consistera à prêcher deux ou trois fois l'an, dans notre Prieuré de Locamant. »

Le Prieuré de Locamant! (Loc-Amand), ancienne dépendance de très petite étendue du Prieuré de Sainte-Croix de Quimperlé et annexé ensuite au collège des Jésuites de Quimper, était

à la vérité un champ d'action bien restreint pour le zèle tout vibrant du jeune missionnaire. Autant vaut un hochet à l'enfant que l'on veut contenter!... Ainsi le comprit le P. Maunoir. Quant à nous, nous ne pouvons douter de la peine qu'il ressentit à cette attitude de son Supérieur. Dieu seul et son confident le P. Bernard purent mesurer la grandeur de son silence et de sa soumission.

Mais voici que Michel Le Nobletz apprend l'arrivée du P. Maunoir à Quimper et qu'il exprime le désir de le voir au Conquet où ses infirmités le retiennent dans la retraite et l'inaction presque complète. Un désir de ce grand serviteur de Dieu est un ordre pour les Jésuites de Quimper qui l'ont en vénération. Le Père Maunoir, d'accord avec son Supérieur, répondit donc à son appel. Le saint vieillard, nouveau Siméon, prononça à son tour le *Nunc Dimittis*, en embrassant celui dont il avait tant désiré la venue. Par un acte touchant d'humilité il lui fit une confession générale,

puis, rassemblant le peuple dans l'église, il présenta publiquement le jeune religieux comme son successeur. Il lui remit la clochette qui lui servait à réunir les assistants, ses « taolennou » (tableaux énigmatiques fort en usage à l'époque), et exigea qu'il remplît, en sa présence, tous les exercices du Missionnaire : prédication, confession, catéchisme, visite des malades. Enfin, il lui donna ses exhortations, ses conseils, même celui auquel on ne se serait point attendu de la part d'un ascète tel que lui : de ménager sa santé et de conserver ses forces au travail de Dieu : « Quand on harasse trop son cheval, lui dit-il, il tombe dans le fossé et y laisse son homme. » Peut-être le P. Maunoir, docile par ailleurs aux enseignements de son Père spirituel, laissa-t-il « tomber » cette dernière recommandation. L'activité — nous dirions aujourd'hui le surmenage — de ses quarante-trois années de Missions, permet de le supposer.

Voilà donc, selon toute apparence, l'œuvre sur

---

pied. Le cœur léger, le P. Maunoir revient à sa résidence. Hélas ! rien n'y était changé quant aux obstacles et aux difficultés qu'il y avait laissés. L'autorité épiscopale, passée pendant la vacance du siège, à la mort de Mgr Le Prestre de Lezonnet, entre les mains des vicaires capitulaires, autorisa cependant, à défaut des Missions, le catéchisme, la confession et la prédication dans tout le diocèse. Le Vénérable n'en demanda pas davantage. Accompagné du P. Bernard qui s'appliquait maintenant à lui-même autant qu'au P. Maunoir l'entretien vieux de dix ans que celui-ci eut avec Michel Le Nobletz, le nouveau missionnaire travailla avec ardeur ce champ encore limité de la vigne du Seigneur, y faisant telles merveilles que, des dons généreux venant à son aide, le côté matériel de l'entreprise s'en trouva aplani. D'autre part, et du même fait, les autorités compétentes commencèrent à envisager d'un œil plus favorable l'idée des Missions.

---



## Le Missionnaire

---

**C**E n'était pas avec l'inexpérience d'un débutant que le P. Maunoir ouvrait sa carrière apostolique par la Mission de Douarnenez. A sa vie d'Apôtre il s'était préparé de longue date, peut-être même dès l'enfance, lorsqu'il « missionnait » si gentiment près de ses petits camarades de Saint-Georges-de-Reintembault en de naïves prédications ; à coup sûr depuis la grâce insigne reçue à la *Mère de Dieu*. Détail touchant : ce fut là qu'il fit ses premières armes, dans les temps libres que lui laissaient ses fonctions de régent au collège de Quimper.

La ville et ses environs immédiats : Kerfeunteun, Loc-Maria, Ergué-Armel devinrent le théâtre du zèle du jeune Père, de même que plus tard Tours, Bourges, Nevers, ses diverses résidences, Rouen surtout, où se passa pour lui la période du « troisième an », durant laquelle les futurs apôtres s'exercent plus particulièrement aux œuvres d'apostolat. Le Père Maunoir participa ainsi à de nombreuses Missions des plus fructueuses. Nous ne nous y attarderons pas, non plus que nous n'entreprendrons de le suivre, en un récit détaillé des Missions de Basse-Bretagne, que les PP. Boschet et Séjourné ont racontées par le menu dans leurs *Vies du P. Maunoir*, et qu'aujourd'hui, sous une forme plus nouvelle, nous présente le P. d'Hérouville. Il nous suffira d'avoir vu le Vénérable à l'œuvre dans les principales d'entre elles, pour imaginer aisément ce qu'il fut dans les autres.

Le P. Maunoir apportait aux Missions de Basse-Bretagne, objets de sa vocation très spéciale,

---

outre l'expérience acquise par sa formation et le contact des Pères avec lesquels il avait jusqu'alors travaillé, une méthode et un ascendant tout personnels, fruits de ses méditations et de l'épanouissement de vie intérieure qui en était le résultat.

L'abord du P. Maunoir était à lui seul une prédication. On ne pouvait voir, sans en être profondément édifié, la manière dont le jeune religieux (il avait alors 35 ans) prenait possession de sa chaire. Il y apportait cet air de douce autorité qui émanait de sa physionomie intelligente et fine, austère et souriante à la fois. Toute sa personne inspirait la confiance. Sa parole était simple, mais l'amour de Dieu dont on la sentait imprégnée, la rendait éloquente. Son regard, non dénué parfois de fine malice, pénétrait le fond des âmes, et avait pour encourager le pécheur à l'aveu de ses fautes cette tendresse de Père qui le fera appeler du beau nom de « Tad Mad », le « Bon Père ».

« Il connaissait très bien le cœur, dit le Père

---

Boschet, son premier biographe. Tout ce qu'il disait allait là, et il semblait qu'il remuait les passions comme il voulait. Aussi, le plus grand de ses talents était de toucher. Ses yeux tendres et vifs, son action, ordinairement modérée, mais quelquefois extrêmement animée, le son de sa voix plein de force et d'onction pénétraient jusqu'au fond de l'âme, et ses discours attendrissaient tellement son auditoire que je ne sais si jamais prédicateur a fait verser autant de larmes que lui. »

L'impression produite à la chaire se confirmait à l'autel, dans la manière dont il célébrait. Écoutez ce que dit encore le P. Boschet à cette occasion : « Lorsqu'il sortait des saints Mystères, il avait le visage si rouge et si enflammé que plusieurs de ceux qui lui parlaient alors ont cru le voir entouré de flammes et de lumière. » Pour tout dire, le secret de l'attraction que le Vénérable exerçait sur les âmes était sa sainteté.

A cette conquête des âmes il ne marchait pas

au hasard, se fiant à sa bonne étoile et aux manifestations dont le Ciel, à son égard, était prodigue. Il suivait un plan arrêté, en partie d'après les règles empruntées à Michel Le Nobletz, en partie dû à son initiative. C'est ainsi qu'au bout de neuf années de travail ininterrompu, il se rendit compte du point faible de l'œuvre qu'il avait été appelé à continuer et de la manière d'y remédier. Jusqu'alors, Dieu avait miraculeusement pourvu à la succession de Michel Le Nobletz ; mais après lui, que deviendrait le gigantesque effort de ce grand Apôtre ? Mesurant de son coup d'œil de maître ce qui avait été fait et ce qui restait à accomplir, Maunoir comprit la nécessité d'une collaboration qui assurerait l'avenir.

Michel Le Nobletz avait eu, il est vrai, des collaborateurs aussi distingués que dévoués : un P. Quentin, par exemple, des Frères Prêcheurs ; un P. Bernard qui, aux environs de Quimper, exerçait un apostolat auquel manquait cependant le maniement de la langue bretonne. Maintenant

## LE VÉNÉRABLE PÈRE MAUNOIR

---

encore, ce même P. Bernard avait appris suffisamment de breton pour apporter au P. Maunoir, dont il était devenu le « socius », réalisant ainsi la prédiction de Michel Le Nobletz, une aide efficace. Mais qui pourvoirait au lendemain?... Ce fut le grand mérite du P. Maunoir d'avoir mis sur pied, pour assurer la perpétuité de l'entreprise, l'Association des Prêtres séculiers qui fonctionnera depuis la Mission de Dirinon, 1632, pour arriver, avec des fortunes diverses, à l'entr'aide que se donnent aujourd'hui prêtres et religieux, dans l'œuvre toujours vivante des Missions. A ces prêtres, le P. Maunoir appliquera, outre celui que nécessitera la vie en commun, le même règlement qu'il s'était donné à lui-même, dès le premier jour, relativement aux exercices, parfaitement sériés, que nous aurons l'occasion d'étudier, dans le chapitre consacré aux journées missionnaires.

Enfin, poursuivant un plan longuement mûri, le Vénérable complètera l'œuvre des Missions par celle des Retraites d'Hommes, qui achèveront la

## LE VÉNÉRABLE PÈRE MAUNOIR

---

restauration religieuse de la Bretagne et seront le point de départ des Maisons de Retraite que nous verrons s'élever, quelques années plus tard, sous l'inspiration d'un Père Huby, d'une Catherine de Francheville, d'une Mademoiselle de Kermeno, où s'exercera le zèle d'une Victoire de Saint Luc...





## Premières Missions

---

**L**A Mission de Douarnenez terminée, le P. Maunoir ne demandait qu'à repartir vers de nouvelles conquêtes. Mais il fallait encore compter avec les circonstances, et, avant de répondre à Michel Le Nobletz qui désirait les missionnaires au Conquet, ceux-ci devaient s'assurer du consentement de l'évêque de Léon. Or Mgr Cupif, prévenu contre les religieux, ne tenait pas du tout à leur venue dans son diocèse. Ce ne fut qu'après de longues représentations de son confrère dans l'épiscopat, Mgr du Louet, évêque

de Quimper, qu'il se rendit enfin. A ce moment, la Mission du Conquet devant être différée, Ouessant et Molène bénéficièrent, en premier lieu, des meilleures dispositions du Prélat.

Abordons avec les PP. Bernard et Maunoir dans cette île d'Ouessant, forteresse rocheuse en plein Océan. Défendue par les récifs dont elle hérissé ses abords, le débarquement s'opérait au prix de mille difficultés. La petite embarcation des Missionnaires, soulevée sur la houle profonde, accoste peut-être sans trop de peine, car on est en juin, et le terrible courant du Fromveur calme un peu à cette époque le tumulte de ses eaux. La traversée en tout cas aura été plus favorable aux Pères qu'elle ne le fut, deux ans auparavant, aux deux prêtres qui, ayant tenté d'évangéliser l'île, virent leur barque se briser contre les dangereux écueils à fleur d'eau, dont est parsemé son entour.

Pour les Iliens habitués à l'isolement, l'arrivée des deux Jésuites était une bonne fortune, leur parole une nouveauté. Les hommes d'âge mûr et

les vieillards se souvenaient plus ou moins des prédications de Michel Le Nobletz au commencement du siècle. A la vue des religieux, un vague souci de leur salut les reprenait qui, en temps ordinaire, les inquiétait peu. Ce souci, il faut l'avouer, était mal entretenu par le zèle relâché de leurs prêtres, à peine plus éclairés qu'eux-mêmes. Et voici que toute la population, ou à peu près, escorte les Pères jusqu'à l'église. Elle entoure la chaire que l'on dut transporter près de la porte, afin de permettre aux prédicateurs de se faire entendre de tout ce monde.

Se faire entendre était encore facile, autre chose se faire comprendre... Bien que parlant la langue du pays, les Missionnaires eurent vite fait de s'apercevoir que ce qu'ils disaient était de l'hébreu pour ces gens pleins de bonne volonté, mais dont l'ignorance dépassait la mesure. Il fallait commencer par les leçons élémentaires du catéchisme, interroger ces grands enfants et s'assurer s'ils avaient, avec la lettre, saisi le sens.

Enfin, les décider à répondre était bien une autre histoire. Ils avaient leur amour-propre ; peu s'aventuraient à étaler leur science religieuse, assez suspecte à la vérité, puisqu'elle allait jusqu'à l'indécision sur l'existence d'un ou de plusieurs Dieux. Le reste à l'avenant...

Le Père Maunoir, en l'occurrence, eut une inspiration due, peut-être bien, aux prières de Dom Michel. Le saint vieillard se faisait seconder au Conquet par une jeune catéchiste, Jeanne Le Gall, que lui-même avait formée. Bien volontiers il la dépêcha à Ouessant sur l'appel des Pères. La jeune fille se prêta complaisamment à ce qu'on attendait d'elle. Mêlée à des compagnes de son âge, elle les émerveillait par ses réponses aux questions des religieux, tandis qu'elle donnait autour d'elle les explications qu'on se sentait plus à l'aise de lui demander. Bientôt, chacune voulut égaler sa science. Les jeunes gens, de leur côté, se piquèrent au jeu, et les intelligences, mieux préparées, s'ouvrirent d'autant aux vérités chré-

tiennes que les « Cantiques Spirituels » achevaient d'imprimer dans les âmes. Œuvre de Michel Le Nobletz et du P. Maunoir, ces cantiques étaient et sont encore des raccourcis de la doctrine que la cadence des vers bretons martelle dans les cerveaux les plus rebelles, faisant en même temps pénétrer au for intime de l'intelligence et du cœur les articles fondamentaux de la foi.

Dès lors, ce fut le succès. A peine les Pères avaient-ils loisir de dormir et de manger. « Si court que fût le temps que nous donnions aux repas, écrit le P. Maunoir, nous le trouvions trop long. » Au reste, ce « temps si court » était souvent abrégé : « Un jour, écrit-il encore, au moment de me mettre à table, je me sentis intérieurement pressé d'aller au confessionnal. Je m'y rends et je trouve un homme qui, depuis cinq jours, attendait en vain le moment de se confesser... »

Laissons encore parler le P. Maunoir : « Les insulaires, une fois confessés — car ils se confes-

sèrent presque tous — nous les avons admis à la Table Sainte. Vous savez, ô mon Dieu, combien nombreux ils furent ceux qui, ce jour-là, firent leur première communion ! Mais leur ferveur, et plus encore les fruits merveilleux qu'ils retiraient de l'usage des sacrements, mettaient le comble à notre joie. »

Et quand la procession solennelle termina la Mission, que la foule reconduisit les Missionnaires à l'embarcadère, ils laissaient l'île complètement renouvelée et ses habitants résolus à rompre avec la vie indifférente ou coupable qu'ils avaient menée si longtemps. De fait, leurs résolutions, mises à l'épreuve des années, autorisent à constater la profondeur du travail accompli en ces quelques jours.

Nous nous sommes un peu attardés au récit de cette Mission parce que les faits que nous y avons observés nous permettent de juger de l'état des autres parties du pays qu'auront à évangéliser les ouvriers du Maître...

Après la Mission de Molène, faite à peu près dans les mêmes conditions que celle d'Ouessant, les Pères revinrent sur le continent où, loin d'être calmés à leur égard, certains esprits essayaient de les discréditer en haut lieu. Les « Cantiques Spirituels » se virent même à l'instant d'être condamnés par décision épiscopale. Enfin, tout rentra dans l'ordre, et l'évêque de Léon, comme celui de Quimper, accorda aux Missionnaires confiance et protection. Ce furent alors les splendides Missions de Sein, de Bréhat, d'Audierne, de Cap-Sizun, de Plogoff, de Plougastel-Daoulas, de Dirinon, etc., etc...

Arrêtons-nous un instant à la Mission de l'île de Sein, avant d'en arriver aux fameuses processions et aux explications des « taolennou », que nous retrouverons au programme de chaque Mission.





## Une Vocation tardive

---

**P**OUR ne pas être d'hier, la vocation sacerdotale de François Guilcher, dit Le Sû, recteur de l'île de Sein vers 1640, n'en vaut pas moins d'être contée. L'âge de l'aspirant, les difficultés dont il eut à triompher pour arriver à soixante ans, ignorant du latin, à une science suffisante, sont pour les âmes de bonne volonté de tous les temps un encouragement à vaincre les obstacles jugés en apparence insurmontables qui peuvent se dresser entre elles et l'appel divin.

Nous, gens du continent, qui des falaises du Raz apercevons, au niveau de la mer, ce plateau

de terre nue qu'est l'île de Sein, sans arbres, sans végétation d'aucune sorte, sinon une herbe rase brûlée par les sels marins, nous nous demandons comment une population entière peut vivre ainsi isolée du monde. Ouessant, orgueilleusement, domine le flot ; Sein se livre à lui qui la tourmente de ses fureurs, bien plutôt qu'il ne la caresse de ses vagues. Les heures joyeuses y sont plus rares que les jours de deuil, et les jeunes filles elles-mêmes ne songent point à se parer de gaies couleurs, comme le font leurs sœurs des campagnes bretonnes. N'importe ! les îliens aiment leur terre ingrate. Beaucoup d'entre eux ne connaissent du monde que ce qu'ils en devinent par delà l'horizon, où leur œil est satisfait s'ils aperçoivent la frêle embarcation du père, du frère ou du mari s'acheminant vers le port, quand ce n'est pas l'épave venant apporter à l'île une aubaine qui ne lui était point destinée.

Au temps de la visite du P. Maunoir, on aurait pu compter les indigènes conduits hors de l'île

---

par un autre motif que la pêche. Leurs mœurs rudes, jamais assouplies au contact étranger, s'étaient cependant un peu adoucies à la suite des prédications déjà anciennes de Michel Le Nobletz. Instruits par l'expérience d'Ouessant, les PP. Maunoir et Bernard ne se faisaient pas illusion sur les difficultés qui les attendaient. Ici, point de prêtres même insuffisants comme ceux d'Ouessant. A quel degré devait atteindre l'ignorance, sinon le vice?...

Débarqués au matin, nos Pères, en dépit des fatigues de la traversée, tiennent à célébrer le Saint Sacrifice. Quelle n'est pas leur surprise de voir toute l'île assister à la Messe du P. Bernard d'abord, avec les marques de la plus grande piété ! Ce fut bien autre chose quand le P. Maunoir chanta la Grand'Messe, et s'aperçut de l'aisance du peuple à y participer par ses chants et son attitude. Les Missionnaires auraient-ils été mal renseignés et quelque prêtre dévoué exercerait-il son ministère dans l'île?...

---

S'étant enquis, le P. Maunoir apprit que pendant la Mission de 1613, Michel Le Nobletz avait tout particulièrement instruit un pêcheur appelé François Guilcher, mieux connu sous le nom de François Le Sû. Ce jeune homme, d'un naturel pieux, répondit pleinement à l'intérêt que lui portait Dom Michel. Il écrivit fréquemment par la suite au saint Missionnaire et, sur ses conseils, fit de l'apostolat dans l'île. Il en devint une sorte de « recteur laïque ». Par ses soins, l'instruction religieuse s'y maintint, ainsi que l'observation du dimanche. Ce jour-là, François Le Sû organisait un véritable service religieux. On y chantait les chants de la Messe, les « Cantiques Spirituels », on faisait une procession, on écoutait les avis du « capitaine », comme on l'appelait, voire même ses sermons, car, en certaines circonstances, François s'improvisait prédicateur...

Grâce à cet homme zélé, l'île de Sein était préparée à la Mission qui s'ouvrait et qui se poursuivait dans un enthousiasme extraordinaire. Mais le

fait capital de cette Mission, le seul qui nous retiendra au cours de ce chapitre, fut la décision suprême que, sur le conseil du P. Maunoir, adopta François Le Sû. Dès qu'il eut pris contact avec ce pêcheur simple et droit, à l'intelligence ouverte, quelque peu cultivée même, car Michel Le Nobletz, outre ses Cantiques, faisait passer de temps à autre des livres à celui que, de loin, il continuait à diriger, le Vénérable embrassa de la vue large que nous lui connaissons, le parti à tirer de telles dispositions. Ainsi qu'en agit jadis son divin Maître avec les pêcheurs du lac de Génésareth, de ce pêcheur de Sein il fera un pêcheur d'hommes. L'île manquait de prêtre, François sera son prêtre.

Le P. Maunoir ne se dissimule pas les obstacles à ce projet hardi : l'instruction des plus élémentaires de Le Sû, son ignorance du latin dont il n'avait que de vagues notions, enfin ses soixante ans... Et puis, consulté, voudrait-il ? Le Père se décida à tâter le terrain. Le vieux loup de mer,

pressenti, ne se rebuta point. Il argua seulement de son insuffisance de savoir, mais le Vénérable lui ayant assuré qu'il le croyait capable d'acquiescer le complément indispensable, il se déclara prêt à entrer dans la voie qui lui serait indiquée de la part de Dieu.

Sur la recommandation du P. Maunoir, François Le Sû fut accueilli, en vue de parfaire ses études, par les moines de l'abbaye de Landévennec, dont dépendait Sein. Les religieux se chargèrent de l'instruire d'autant plus volontiers, qu'ils voyaient dans le choix de leur abbaye par le P. Maunoir une leçon indirecte contre la pénurie religieuse d'une île qu'ils auraient dû pourvoir, du fait de leur juridiction.

A quelque temps de là, environ deux mois plus tard, un matelot dont les cheveux blancs apparaissaient sous le bonnet de laine, sonnait à la porte du collège de Quimper. L'histoire ne dit pas la surprise du portier à la vue de ce visiteur équipé en homme de mer... Il alla toutefois, sur sa

demande, quérir le P. Maunoir. Celui-ci arrive, tout joyeux d'apprendre que les religieux de Landévennec jugent son protégé apte déjà à subir l'examen de prêtrise. Le Père trouve cependant, un peu rustique la tenue du « capitaine », et la complète d'un manteau et d'un chapeau. Ainsi gréé, le candidat peut paraître devant ses juges.

Le voici en présence des Vénérables membres du Chapitre cathédral. Son aspect, même sous le manteau dont l'a revêtu le P. Maunoir, amène aux lèvres de Messieurs du Chapitre un sourire amusé. Ce sourire passe par toutes les nuances de la surprise et d'une dédaigneuse pitié quand, interrogé sur ce qui l'amène, le bon Le Sû, tout naïvement et sans plus se démonter que s'il avait affaire à ses îliens, répond qu'il est de l'île de Sein, où aucun prêtre ne veut résider, et qu'il a résolu d'en être le recteur, qu'il a appris jadis un peu de latin dans le « Rudiment de Codret » et les « Sentences de Caton », mais que, depuis quarante ans, il est simple pêcheur. Les cha-

noines alors ne sourient plus. Ils rient franchement... Oubliant que Saint Pierre n'en savait pas davantage, ils renvoient à sa pêche ce « maniaque » qui, sous ses cheveux blancs, en est encore au « rudiment ».

Mais Dieu veillait sur le futur recteur de Sein. Il mit sur son chemin le théologal même de l'église cathédrale, le Père Pinsart, prieur des Dominicains de Quimperlé. Frappé de l'air abattu du vieillard qu'il croise dans la rue, le Moine lui demande la cause de sa tristesse. Le Sû, mis en confiance, lui raconte ce qui vient de se passer. Le théologal, alors, enjoint à ce brave homme de l'accompagner et le ramène au Chapitre. Surprise et peut-être mécontentement des chanoines. Mais le P. Pinsart leur fait entendre qu'on ne condamne pas sans examen sérieux une bonne volonté de cette trempe. Dans le cas présent, il invite même à une indulgence particulière. Bon gré, mal gré, les chanoines procèdent à l'examen et sont forcés

d'avouer qu'ils connaissent plus d'un recteur « incapable de s'en tirer aussi bien ».

Ainsi, grâce à l'initiative du P. Maunoir, l'île de Sein se trouva pourvue d'un pasteur qui, pour avoir été le vétérane des aspirants au sacerdoce, n'en fut pas moins un prêtre digne et zélé, qui gouverna sa paroisse pendant sept ans, de façon exemplaire, et se donna comme successeur son propre neveu, que le Père Maunoir encore fit instruire au collège de Quimper.





## Les Journées Missionnaires

---

**L'**ORGANISATION des journées de Mission pouvait varier dans le détail, selon les besoins de temps ou de lieux, mais dans l'ensemble les mêmes exercices se répétaient avec une régularité méthodique.

A la Messe, le P. Maunoir préparait lui-même les communicants par des questions telles que celles-ci : « Vous tous, qui vous disposez à communier, croyez-vous que ce soit réellement le corps de Notre-Seigneur Jésus-Christ que vous allez recevoir ? » — « Nous le croyons ! », répondaient-ils d'une seule voix, tandis qu'à d'autres exhortations

à la crainte ou à la confiance, ils affirmaient avec la foi la plus sincère : « Nous sommes saisis d'une sainte frayeur. » — « Oui, nous l'aimons ! »

Lorsque s'approchaient ainsi de la Table Sainte des milliers de personnes, tant hommes que femmes, le spectacle était vraiment impressionnant. Il le devenait plus encore aux jours de communions générales pour les Morts. Ces communions s'annonçaient à plusieurs lieues à la ronde et amenaient, des différents points du pays, des groupes entiers chantant des complaintes et priant pour les Trépassés.

La forme dialoguée des discours était tout à fait dans la manière du P. Maunoir. Il l'avait adoptée dans ses conférences afin que chacun pût lui exposer ses doutes. Lui-même y trouvait profit, par les aperçus qu'il s'ouvrait ainsi sur l'âme populaire que ses sermons ensuite, atteignaient plus sûrement.

Dans le cours de la journée, quelques instants étaient laissés à la liberté de chacun, mais les

esprits étaient tellement captivés par les préoccupations religieuses, que le meilleur délassement consistait dans le chant des « cantiques spirituels ». Ces cantiques achevaient dans les âmes ce que le sermon avait commencé, et on ne se lassait point de les redire. Ils exerçaient sur la foule la même attraction que les « tableaux énigmatiques » dont, après Michel Le Nobletz, et sur ses conseils, le P. Maunoir fit grand usage en les gardant tels, ou en les modifiant.

Ces tableaux, si populaires alors, ne le sont guère moins aujourd'hui. Il n'est de Mission où l'on ne voit dans l'église, appendues en ligne sur une corde tendue, ces singulières représentations de l'âme en tous ses états. Figurée par une tête de femme placée au-dessus d'un cœur, son expression est heureuse, paisible ou triste, selon que le cœur est rempli de vertus ou de vices. Ceux-ci, d'après l'inspiration de l'artiste, s'incarnent dans les personnages, anges ou démons, qui possèdent ou assiègent la place...

Voici ce qu'écrivait de ces tableaux le P. Maunoir lui-même : « Il a plu à Dieu de me donner la grâce d'instruire un grand nombre de personnes ignorantes et de convertir plusieurs pécheurs par le moyen de ces peintures et saintes représentations. » Ces « taolennou », toujours en usage, prennent, parfois, allure de récréations. Certains sujets exercent la verve du « tableauteur » à la grande joie des assistants, qui ne perdent aucun des mouvements de la baguette, ponctuant sa parole, comme jadis, le faisait la « baguette blanche » du P. Maunoir.

Lorsque les Missionnaires n'étaient point à la chaire ou à l'autel, ils étaient au confessionnal. Sans doute celui du P. Maunoir était-il plus entouré que les autres. D'aucuns connaissaient sa réputation de lire dans les consciences...

Et ces confessions prenaient du temps!... Beaucoup d'entre elles étaient de toute une vie et comportaient plus que des peccadilles... Ce que ces longues séances avaient de pénible se rachetait,

pour les Missionnaires, par la consolation des merveilleux retours de tant d'âmes, depuis des années esclaves de leurs passions, à moins que ce ne fût d'une indifférence aussi déplorable. Commencées de bonne heure le matin, elles se continuaient fort avant dans la nuit. Encore les pénitents devaient-ils attendre, bien souvent, des jours entiers.

A côté de ceux qui, plus par ignorance que par malice, et surpris du sérieux qu'ils devaient apporter à leur accusation, répondaient aux Missionnaires : « Vous êtes bien curieux, vous autres, vous en voulez trop savoir... », il y avait ceux, plus nombreux, que l'aveu de leurs fautes transportait, par le pardon qu'ils en recevaient, de la joie la plus vive. Telle, cette jeune fille qui, sur l'invitation de la Vierge elle-même, découvre au P. Maunoir un péché qu'elle dissimulait, depuis longtemps, et qui retrouve avec bonheur la paix de la conscience.

Tel encore, ce paysan un peu naïf sans doute, un peu retors aussi, qui avait adopté l'ingénieuse

combinaison de se confesser à la statue de Saint Jacques, son Patron : « Je vous fais l'aveu de mon crime. Vous, du moins, j'en suis sûr, vous ne le révélez à personne. » Un jour, notre homme crut voir s'agiter les lèvres de pierre et entendre ces mots : « Vous confesser à moi, mon fils, ne suffit pas. Allez donc, maintenant, avouer votre faute à ce respectable vieillard qui siège au Saint Tribunal. » Ayant obéi à l'objurgation de son saint Patron et s'étant confessé au Père Thomas, il s'en alla tout joyeux.

Légion sont dans le récit des Missions des faits analogues où la Cour céleste elle-même semble prendre à tâche de seconder l'effort des Missionnaires.

Mais ce que l'on pourrait appeler la « merveille » de la Mission, c'était la magnifique procession qui la clôturait et qui, au siècle suivant, reprendra avec le Bienheureux Grignon de Montfort son éclat triomphal. La procession était annoncée dès le début de la Mission, les rôles,

ensuite, distribués au prorata des bonnes dispositions, de la ferveur et de l'assiduité aux exercices. Il n'était pas rare que les figurants s'imprégnassent si bien de leur personnage qu'ils en rendissent parfaitement l'expression. Ces personnages étaient d'une variété extraordinaire. Avec l'Ancien et le Nouveau Testament évoluait, depuis Adam, en passant par Noé, Abraham, Salomon et les Prophètes, toute la famille du Christ, avec aussi les Apôtres, les Anges, les Saints, nos Saints Bretons que le P. Maunoir n'avait garde d'oublier, les Martyrs, les Vierges...

Selon les ressources, disons artistiques, dont disposait le Vénéral, il groupait ses acteurs en scènes représentant les différents mystères ou les principaux événements de l'Histoire Sainte. Avec quel plaisir les mères paraient d'une robe rouge leurs petits « Innocents » parce que, en dépit des vêtements de deuil dont elles s'enveloppaient, elles les savaient si loin du cruel Hérode!... Et cette jeune fille, montée sur un âne, pressant sur

son cœur un petit enfant ! c'est la Vierge fuyant en Egypte, accompagnée de Saint Joseph. Comme elle incarne, dans toute la profondeur de sa foi, la Mère avec l'Enfant ! Puis se déroulent les mystères du Calvaire ! Voici Jésus portant sa Croix et toujours figuré par un prêtre. Plus que tout autre, celui-ci s'identifie à son rôle et en conserve l'impérissable souvenir destiné à rayonner sur le reste de sa vie pour la relever ou l'améliorer.

Cet imposant défilé, ouvert par les hommes en appareil militaire, se met en marche au bruit des décharges de mousqueterie et au chant des « Cantiques Spirituels », que durant la Mission, jeunes gens et jeunes filles ont préparés avec soin. Enfin, précédé d'une longue théorie de prêtres, et porté sous le dais par le Recteur de la paroisse ou quelque plus haut dignitaire s'il en est, s'avance le Saint Sacrement à l'adresse de qui monteront tout à l'heure, sur l'invitation du P. Maunoir, les acclamations de la foule enthousiaste. Le Père est partout à la fois : il excite et soutient les chants,

veille à l'ordre, et c'est miracle qu'il se multiplie ainsi. Ce sera lui encore qui, la procession ayant atteint son but, adressera au peuple, en lui montrant le Christ succombant sous le poids de sa Croix, les paroles ardentes qui communiqueront à ces hommes aux cœurs simples et droits, les sentiments d'amour et de contrition, dont l'empreinte restera à jamais gravée en eux. Au souvenir de cette manifestation solennelle de leur foi, ils devront de conserver dans la vie qui va les reprendre, les bonnes résolutions de ces jours, dont on pouvait dire en toute vérité : « C'est aujourd'hui le jour du Seigneur, le temps du Salut... »





## Les Auxiliaires du P. Maunoir

---

**L**ES furent nombreux, si l'on fait état des milliers d'ecclésiastiques, enrôlés en peu de temps dans l'Association de Prêtres qui prit naissance à Dirinon, et dont les membres, à l'exemple de son saint Fondateur, se dévouèrent sans compter aux Missions; célèbres aussi, puisque nous relevons l'appui et le concours très actif d'un Mgr Grangier, évêque de Tréguier, après la protection également efficace d'un Mgr René du Louët. Nous n'insisterons pas sur l'importance de tels personnages, non plus que sur la collaboration mystique d'une Amice Picard ou

d'une Catherine Daniélou. De cette dernière, il a été dit quelque part :

« Entre le P. Maunoir et sa dirigée, un échange semble se faire. Lui, l'homme de la contemplation, entraîné à la vie active par l'autorité de Michel Le Nobletz, trouve une sorte de compensation dans la vie mystique de Catherine Daniélou. A lui le travail, à elle la contemplation et les communications divines. »

Echange mystérieux qu'il ne nous convient pas d'apprécier, mais qui, dans le cas du P. Maunoir, « explique sa foi en ses révélations, revêtues, pour lui, du surnaturel divin. »

Nous ne parlerons pas davantage d'une Madame de Pratelas, véritable pourvoyeuse des Missions, en même temps qu'elle est l'exemple vivant des vertus prêchées par son saint Directeur, pas plus que nous n'évoquerons le dévouement d'un P. Bernard, dont nous avons dit l'influence sur la vocation du P. Maunoir, ou encore d'un P. Thomas, d'un P. Huby, instigateur des Maisons de Retrai-

tes, d'un P. Martin, dernier compagnon du P. Maunoir, des marquis de Nevet et de Rosmadec, gouverneur de Quimper. Ces grands noms, accolés à des noms plus humbles, disent assez le crédit du Vénérable près des différentes classes de la Société.

Cependant ainsi que nous nous sommes intéressés à la vocation tardive de François Le Sû, recteur de l'île de Sein, arrêtons-nous encore à celles de MM. de Tremaria et de Kerisac, son gendre, vocations sur lesquelles le Vénérable eut, également, une part directe. Ne serait-ce pas qu'élevé sur les autels, le P. Maunoir semblerait tout indiqué comme Patron des Vocations tardives?... François Le Sû était du peuple, MM. de Tremaria et de Kerisac sont de vieille et authentique noblesse. Unis par une même conception de l'idéal chrétien, ces trois hommes vont trouver dans le Père Maunoir le guide qui leur permettra de la réaliser, chacun suivant un point de départ qui lui sera propre : Le Sû, déjà situé dans la

pratique exacte des observances religieuses, MM. de Tremaria et de Kerisac ayant vécu, jusque là, plus pour le monde que pour Dieu. Le premier surtout n'avait rien de l'ascète qu'il deviendra par la suite. Et ce n'était point à tort que la mère de l'ancien Conseiller au Parlement de Bretagne répandait prières, larmes et aumônes pour la conversion de son fils. Combien la sainte femme se réjouissait d'un simple entretien de ce fils avec les Missionnaires dont elle appréciait les œuvres et la piété et qu'elle appelait le plus souvent possible en ses terres de Cleden-Cap-Sizun ! La courtoisie du gentilhomme envers ses hôtes qui, sur le désir de Mme de Kerazan, établissaient leur quartier général au manoir de Tremazan, n'avait rien pourtant que de très naturel. Mais la pieuse châtelaine en prenait occasion pour ouvrir son cœur à tous les espoirs. Confiante, elle croyait en l'heure de la conversion.

Hélas ! de conversion il n'en avait cure, celui qui, veuf par deux fois, n'avait point senti dans

ses malheurs le besoin de se rapprocher de Dieu. Cependant, le monde et ses plaisirs ne lui suffisaient plus. Un jour vint où il eut la pensée de quitter une vie qui lui devenait à charge. Une arme est à sa portée... Au moment où il va s'en saisir, son regard rencontre l'image du Christ. Ce fut son chemin de Damas. A la voix qui du Crucifix se fait entendre à lui : « Frappe ! frappe ! », il répond, l'âme toute changée : « Seigneur, que voulez-vous que je fasse ? »

Dieu n'allait pas tarder à l'éclairer sur la voie à suivre. Au cours du Carême de cette année 1665, le P. Maunoir, venu à Cleden-Cap-Sizun et à Plogoff, fut l'hôte, à Tremazan, de M. de Tremaria. Sous le coup de la mort récente du P. Bernard, son compagnon d'armes, le Vénérable s'absorbait à la recherche d'un remplaçant possible. Ignorant encore la conversion intime de M. de Tremaria, il se prit cependant à songer qu'un tel homme, pouvant se libérer aisément de ses liens de famille, grâce à une sœur volontiers

maternelle à l'égard de ses deux jeunes enfants, qui d'autre part avait une fortune suffisante pour faire face à ses obligations et subvenir largement aux Missions, serait, avec la grâce de Dieu, l'homme de la situation et du moment. Le saint religieux allait, sans tarder, voir ses vœux exaucés.

Le lendemain de grand matin, le P. Maunoir quittait le château qu'il croyait endormi à cette heure. Ayant décidé la Mission de Plogoff, il s'y rendait dans son appareil coutumier : sac sur le dos et bâton à la main. De son lit, M. de Tremaria assistait à ce départ, tandis qu'une force étrange le poussait à se lever pour suivre le Missionnaire, ce qu'il fit.

On devine l'étonnement des gens de Plogoff à la vue de leur seigneur et maître assistant pieusement aux exercices de la Mission. Quant à lui, de plus en plus envahi par la grâce, il ne peut se tenir d'avouer au P. Maunoir son dégoût du monde et son désir de se consacrer aux Missions. Transporté d'une sainte joie, le Père s'écrie :

« C'est la réponse à la prière que j'adressais hier au Ciel et dont je n'avais pas osé vous parler. »

Et le nouveau converti de répliquer : « Qu'à Dieu ne plaise ! je suis tout résolu, mon Père, à obéir à cette vocation de la manière dont vous la jugerez utile à la gloire de Dieu ! »

De ce jugement sûr qui jamais ne lui faisait défaut, le Vénérable envisagea aussitôt le plan à suivre en la circonstance. M. de Tremaria ayant mis ordre à ses affaires et confié à sa sœur, Marguerite de Tremazan, la garde de ses jeunes enfants, alla, sur les conseils de son saint ami, chercher une direction dans la maison des Jésuites de Saint-Louis, à Paris. Ce fut celle d'un Breton de Rennes, le P. Bagot, celui-là même qui après avoir été confesseur du Roi Louis XIV, dirigeait rue Saint-Honoré une Association de jeunes étudiants en théologie. M. de Tremaria prit place parmi ces jeunes clercs déjà entraînés aux études théologiques comme à l'oraison. Soutenu par la grâce, il brûla les étapes et reçut la prêtrise dès 1666.

Le prêtre-gentilhomme revint alors près des siens, en son château de Tremazan. Ce fut là qu'il reçut du P. Maunoir ce que l'on peut appeler ses premières leçons d'apostolat. Dans le but de joindre la pratique à la théorie, le maître convainc le disciple de l'accompagner au Pardon de Saint-Thujen, en Primelin, ce Saint Thujen auquel recouraient les malheureux atteints de la rage. Une rage d'un autre genre, la danse, y sévissait alors, qui détournait de leur but primitif les lieux de dévotion, tel celui de ce « Pardon ». Le Père Maunoir, anticipant en cela sur la manière dont agirait le curé d'Ars quelques siècles plus tard, fait taire les « sonneurs »... Haranguant la foule, il annonce qu'il va se tenir avec M. de Tremaria à la disposition des pèlerins désireux de se confesser. Pour beaucoup de ceux qui étaient là, et dont les terres dépendaient du château de Tremazan, il y eut un moment de réelle émotion à voir l'ancien châtelain s'abaisser à entendre et à consoler les misères qu'il aurait dédaignées il y a si peu de

temps encore. Lui-même n'était pas moins ému, un peu inquiet aussi du cas dans lequel le mettait le P. Maunoir. Possédait-il suffisamment la langue bretonne pour saisir les confessions? Dieu, sans doute, suppléa à ce qui lui manquait, car ayant confessé toute la nuit et le jour suivant, il n'eut aucune peine à comprendre ses pénitents et à se faire comprendre d'eux.

Tout heureux de ce succès, le P. Maunoir voyait dans le nouveau prêtre le compagnon rêvé : M. de Tremaria se révélait parfait Missionnaire. Sa santé seule inspirait quelque inquiétude. En effet, le voici qui tombe malade et se trouve bientôt dans l'obligation de s'arrêter pour un temps. Il ne reprendra le collier qu'ayant pourvu à l'éducation de ses enfants, placés l'un aux Jésuites de Paris ; l'autre, sa fille, aux Augustines d'Auray. Libre alors de se dévouer aux Missions, il en devient le précieux auxiliaire, tant au matériel qu'au spirituel, ajoutant encore si possible à l'autorité du P. Maunoir celle de sa propre conversion dont

l'influence rayonnera sur nombre de ceux qui l'avaient connu au temps où la noble dame de Tremazan, sa mère, pleurait les désordres et la vie coupable de son fils.

Mme de Kerazan peut maintenant se consoler, car le fils de ses larmes réconcilie, à son tour, les pécheurs avec Dieu. A cette œuvre, il réussira merveilleusement, soit qu'il ait le don de découvrir les fameux « affidés de la Montagne », secte diabolique existant sous d'autres formes ailleurs qu'en Bretagne ; — à l'usage des initiés de la secte, M. de Tremaria empruntait la méthode de son saint ami, méthode si controversée et à la fois si appréciée, puisque approuvée de ses Supérieurs et en Sorbonne, — soit que dans les retraites par lesquelles le Vénérable complétera l'œuvre des Missions, le fervent disciple initiât les âmes aux secrets de l'oraison. Il avait là une spécialité très accusée, ayant acquis d'instinct une véritable maîtrise dans cet exercice de la vie spirituelle. Lors de son séjour à la rue Saint-Honoré, le Père

Bagot, son directeur, lui demandant quelle était sa méthode d'oraison, il répondit un peu à la manière du « Il m'avise, je l'avise » du bon paysan, interrogé par le curé d'Ars sur l'emploi de sa visite au Saint Sacrement.

« A quoi vous occupez-vous durant l'oraison ? » questionne le Père.

Et M. de Tremaria de répondre avec simplicité : « Je regarde le crucifix, je pénètre dans la plaie du côté de mon Jésus, et je converse avec lui... Je l'adore, je le remercie, je m'abandonne à sa volonté sainte... » — « Monsieur, lui dit alors le P. Bagot, vous avez au-dedans de vous-même un directeur qui vaut tous les autres, écoutez-le. »

L'année 1674 devait, hélas ! enlever au P. Maunoir ce nouveau et zélé compagnon de ses travaux. L'épreuve fut grande de perdre à la fois un ami très cher et un Missionnaire expérimenté. Mais il n'était plus seul ainsi qu'au lendemain de la mort du P. Bernard. Le P. Vincent Martin lui avait été donné comme « socius », tandis que la

Providence pourvoyait d'autre part aux étapes du chemin, avec un marquis de Pontcallec, seigneur de la Porte-Neuve, en Riec, avec encore un M. de Kerisac qui, au lendemain de la mort d'une épouse très aimée, se consacra, comme l'avait fait son beau-père, M. de Tremaria, aux Missions bretonnes.

A propos de ce M. de Kerisac, le P. Séjourné nous dit que :

« Les gentilshommes de la contrée avaient peine à comprendre d'abord la générosité de son sacrifice. Avoir pour soi tout ce que l'on peut envier ici-bas, une origine illustre, une fortune considérable (M. de Kerisac possédait plus de vingt mille livres de rente), briller par toutes les qualités du cœur et de l'esprit, et abdiquer les avantages de la terre pour se dévouer au service des petits et des pauvres, c'était, à leur sens, pure folie ! »

M. de Kerisac ne survécut que peu d'années à son beau-père. Le P. Maunoir eut ainsi la douleur de perdre, les uns après les autres, ceux que

l'exemple de son zèle apostolique avait enlevés au monde, en leur inspirant le désir du sacerdoce. N'avions-nous pas raison de considérer le P. Maunoir comme l'animateur des vocations tardives?...





## Le Breton dans le P. Maunoir

---

**S**i besoin se faisait sentir d'une preuve à l'appui de la vocation du P. Maunoir aux Missions bretonnes, on la trouverait cette preuve dans l'âme du véritable Bas-Breton que fut celle du saint Missionnaire. Du Breton dont il avait l'esprit, il parlait aussi la langue avec toutes les finesses de syntaxe, et s'il en déformait certains mots, ce n'était point qu'il ne les eût appris de la Vierge Marie, en son sanctuaire de la *Mère de Dieu*... La langue eût-elle par bonheur conservé sa pureté originelle, nul doute que le

P. Maunoir ne l'eût maniée avec toute la perfection désirable. Hélas ! l'influence française avait, on le sait, banni du monde cultivé le « parler paysan » qui, n'étant point enseigné, perdait peu à peu la richesse de ses formes et de ses expressions. Certaines d'entre elles mêmes avaient fait place à des locutions étrangères. Souvent le mot propre avait disparu. Comment le P. Maunoir, dont le but avant tout était de se faire comprendre, se serait-il servi de termes inconnus à son auditoire ? Au lieu de lui faire grief de ceux que la nécessité le força d'adopter, ne serait-il pas plus juste d'admirer le souci linguistique qui le porta, malgré ses travaux écrasants, à écrire la Grammaire intitulée le *Sacré Collège de Jésus*, qui retint l'attention du savant M. Loth dans sa « Chrestomathie bretonne » :

« Ce qui distingue profondément la langue du P. Maunoir de celle de ses prédécesseurs immédiats, écrit le distingué Professeur à la Faculté des Lettres de Rennes, et l'armoricain depuis cette

époque jusqu'à nos jours, c'est qu'elle fait effort pour se rapprocher dans l'orthographe de la prononciation, et qu'elle écrit, entre autres particularités importantes, régulièrement les mutations des consonnes initiales. »

Et M. Loth, à l'appui de son dire, reproduit les deux premiers paragraphes de la fameuse grammaire le *Sacré Collège de Jésus*. D'autre part, le P. Séjourné assure que les écrits du Vénéral ont fourni à la « Société Archéologique de France » de précieux renseignements, au sujet de nos monuments mégalithiques.

Le soin de la gloire de Dieu et celui du mieux être de son pays d'adoption ne se séparaient point dans l'esprit de ce Breton intégral, dont la majeure partie des écrits est en langue bretonne. Et Dieu sait si sa plume fut féconde ! A lire la nomenclature de ses œuvres, dont le P. Séjourné donne l'énumération détaillée, on se demande comment le P. Maunoir trouvait le temps, dans une existence qui lui appartenait si peu, tout entière con-

sacrée au confessionnal et à la chaire, de confier à son *Journal Missionnaire* rédigé en langue latine, les expériences de son ministère, de fixer ailleurs certaine méthode dont il attendait le plus grand bien pour anéantir l'œuvre du démon dans les âmes, d'édifier celles-ci par les récits de *Vies pieuses*, comme celles de Marie Amice Picard et de Catherine Daniélou, dont les noms sont associés à l'apostolat de Michel Le Nobletz et du P. Maunoir, en raison de l'influence qu'eut sur leurs travaux la vie de prière et de pénitence de ces deux mystiques bretonnes.

Conseillé par Michel Le Nobletz, qui lui aussi en avait composé un certain nombre, le Barde-Missionnaire laissa encore chanter son âme de poète dans les *Cantiques Spirituels* que cite Charles Le Goffic, au tome II de l'*Ame Bretonne* et qui sont, à vrai dire, un exposé en vers de la doctrine chrétienne et des prières usuelles. Ces *Cantiques Spirituels* expriment tous les besoins, toutes les aspirations de l'âme populaire si bien

connue de leur auteur. Ils préparent à la confession, à la communion. Les uns disent les peines de l'enfer, les autres la joie du ciel. Et l'aliment qu'y trouve la piété des fidèles, loin de s'être épuisé au cours des siècles, témoigne aujourd'hui encore de leur vitalité. Il n'est pour s'en convaincre que d'entrer en temps de Mission dans n'importe laquelle de nos églises bretonnes et de se laisser prendre à la cadence vigoureuse du cantique des commandements, par exemple, rappelant ceux-ci avec autorité à la mémoire des fidèles. On oublie, à ce rythme énergique et entraînant, que « enori », « adori », et autres mots semblables, n'auraient pas besoin du truchement du français pour servir la rime... Mais, passons...

En bon Breton aussi, le P. Maunoir avait une particulière dévotion aux Saints du pays, qu'il ne manquait pas de faire entrer dans ses processions, et dont il s'occupait de restaurer ou d'entretenir le culte. Le premier en titre était, ainsi qu'il convenait, le premier Missionnaire de Bretagne, le

premier Evêque de Quimper, Saint Corentin, dont il écrivit la *Vie*. Il habitait les fidèles à l'invoquer, il composait des cantiques en son honneur. Il lui adressait de louangeuses épîtres :

« Dieu avait envoyé dans ces dernières limites de la Gaule celtique, écrit le P. Maunoir, sept brillantes lumières pour dissiper les ténèbres de l'incrédulité. Vous Corentin, avez été entre ces beaux astres de l'Eglise ce qu'est le soleil parmi les planètes, vous avez été le premier maître des roys d'Armorique et l'Eglise, le jour de votre feste, vous donne cet éloge : « Pater orphanorum, Patronus oppressorum, Magister regnum. »

Peut-être le P. Maunoir dut-il cette dévotion à Saint Corentin au P. Bernard, qui lors de la grande peste de Quimper, en 1639, avait, sur une révélation du Saint, prescrit la célèbre procession des reliques qui mit fin à l'épidémie. Ce fut sous son patronage que le P. Maunoir plaça ses travaux missionnaires. Il s'en vit à maintes reprises récompensé, soit que des pécheurs vinsent

vers lui à la suite d'une intervention ou d'une simple inspiration du glorieux Prélat, soit que Saint Corentin favorisât son serviteur de quelque faveur spéciale, ainsi qu'il le fit dans une grave maladie du Vénérable, à Quimperlé, en 1665, maladie au cours de laquelle Saint Corentin vint en personne le visiter.

A Saint-Guen, près de Mûr-de-Bretagne, le P. Maunoir contribua à relever le culte de Saint Elouan et fit partie de la commission d'enquête chargée par Mgr René du Louët, évêque de Quimper, d'informer des miracles attribués au Saint. On connaît, entre autres prodiges, celui de l'eau remplissant le tombeau sans qu'aucune source en expliquât la provenance, et qui vidée l'emplissait à nouveau de même façon mystérieuse...

Non seulement le Vénérable rétablit la dévotion au Saint du lieu lorsque, comme nous venons de le voir, elle n'existe plus, mais encore il provoque la reconnaissance populaire à l'égard de ceux qui lui dispensèrent le bienfait de la Foi.

Ainsi en agit-il envers la mémoire de son vénéré initiateur à sa vie d'Apôtre, Michel Le Nobletz. On devine la joie et l'empressement avec lesquels il s'occupa, sur la demande épiscopale, des informations relatives aux vertus et aux miracles de celui qu'il considéra toujours comme son Père spirituel. Sa joie dut être au comble lorsque fut décidée l'érection de la chapelle dédiée à l'Archange Saint Michel, à l'emplacement même de la maison de Dom Michel. Ce lieu avait été témoin du miracle qu'opéra l'homme de Dieu en faveur de Mgr René du Louët, Evêque de Quimper. Le Prélat souffrait d'un mal de genou qui depuis huit mois l'empêchait de marcher. S'étant fait transporter dans la chambre de son ancien condisciple et diocésain, d'où l'on entendait, dit la Tradition, sortir toutes portes fermées une musique délicieuse, il y fut guéri de son mal.

A Vannes, au tombeau de Saint Vincent Ferrier, Breton par son apostolat en Bretagne, sinon par ses origines, on verra le P. Maunoir porter les

soucis de sa vie missionnaire, attendre avec confiance l'allègement qu'il sollicite, et l'aide qu'il implore pour ses travaux. La Tradition veut qu'à la procession de clôture de la Mission de Plumergat, en 1664, dont le but était Sainte-Anne d'Auray, Saint Vincent se dressa tout à coup sur les degrés de la Scala Sancta devant le P. Maunoir, chassant du geste une légion de démons et délivrant les malheureux pécheurs captifs de leurs passions.

Enfin, Breton, le saint religieux l'était encore par sa dévotion envers Marie. Dès le collège il considéra comme une « faveur spéciale », nous dit le Père Le Roux, de faire partie de la Congrégation de la Sainte Vierge; jeune religieux, il attendait d'elle ses directives (le lecteur n'a pas oublié l'épisode de la *Mère de Dieu*); Missionnaire, il la considérait comme l'animatrice de son apostolat et de ses travaux; à l'heure de la mort, c'est près d'un sanctuaire consacré à Notre-Dame qu'il rendra le dernier soupir, après avoir obtenu

d'elle d'innombrables grâces de conversion. « Plein de reconnaissance pour la Reine du Ciel, écrit le P. Le Roux, il n'en parlait qu'avec tendresse, et il établissait, partout où il allait, quelques pratiques de dévotion pour l'honorer. »

Si le P. Maunoir veillait avec un zèle non pareil aux intérêts spirituels d'un peuple qui était sien à tant de titres, le « Bon Père » ne reculait point à prendre en mains les intérêts matériels de ce peuple, lorsqu'ils étaient en cause et que son intervention pouvait les servir. Il usait également de son ascendant pour faire abolir certaines coutumes contraires à la charité chrétienne, et en même temps dangereuses par leurs suites, quoi qu'en dise le P. Boschet, dans son aimable langage, si proche parfois de celui d'Albert le Grand : Les habitants de Plounévez-Quentin, nous dit-il, « avaient l'habitude d'aller par bandes de deux cents hommes, separez en deux camps, vuider leurs differens à coups de massüe dans une grande lande ; comme les plaies de la teste ne sont

pas dangereuses en Bretagne (*sic*) et que c'est d'ordinaire à la teste que portent les coups de massüe, il estoit rare que dans ces combats quel-qu'un demeurast sur la place. »

Ne doutons pas que la disparition d'une telle « habitude » ait été salutaire pour le corps et pour l'âme des habitants de Plounévez-Quentin, quelque solides que l'on puisse supposer leurs « têtes de Bretons »...

Mais c'est au courant de l'année 1675 que le P. Maunoir mérita surtout l'appellation touchante de « Bon Père », devenue inséparable de son souvenir. La Bretagne qui, sous le souffle religieux de ces derniers temps, se remettait lentement du bouleversement des guerres, se voit à nouveau secouée par la tempête qui monte de France, et déferle avec une plus grande fureur sur les provinces de l'Ouest, en particulier sur la Bretagne. L'occasion en fut la levée de nouveaux impôts : « l'impôt sur le sel, l'établissement du papier

timbré et le poinçonnage de la vaisselle d'étain ».

L'impôt n'est populaire en aucun temps. Encore moins le fut-il à cette époque, où, de la belle prospérité de la Bretagne d'avant la Réunion, il ne restait que la misère présente, et, au moindre indice de crise nouvelle, l'appréhension d'un lendemain pire encore.

Aussi, dès que fut connue la décision du ministre Colbert de lever de nouveaux impôts pour sauver les finances obérées de l'Etat, tout le peuple se trouva debout en un sursaut de révolte. Partout il n'était plus question que de la « gabelle » ou impôt sur le sel, le plus impopulaire qui fût. Entraînés par les meneurs (comme cela arrive à toutes les époques...), nombre de révoltés eussent peut-être été en peine de justifier de leur rébellion contre ce spectre de la « gabelle », qui pour les uns était une femme, pour les autres moins encore... Ne dit-on pas qu'au pays bigoudenn les paysans brûlèrent en

grande pompe l'horloge de la cuisine du château des Euzennou de Kersalaun en Combrit, croyant mettre ainsi un terme à leurs maux?... Mais voici la « gabelle » accusée de rendre la religion inaccessible au peuple en raison des droits exorbitants qu'elle va faire peser sur les mariages, les baptêmes, les enterrements...

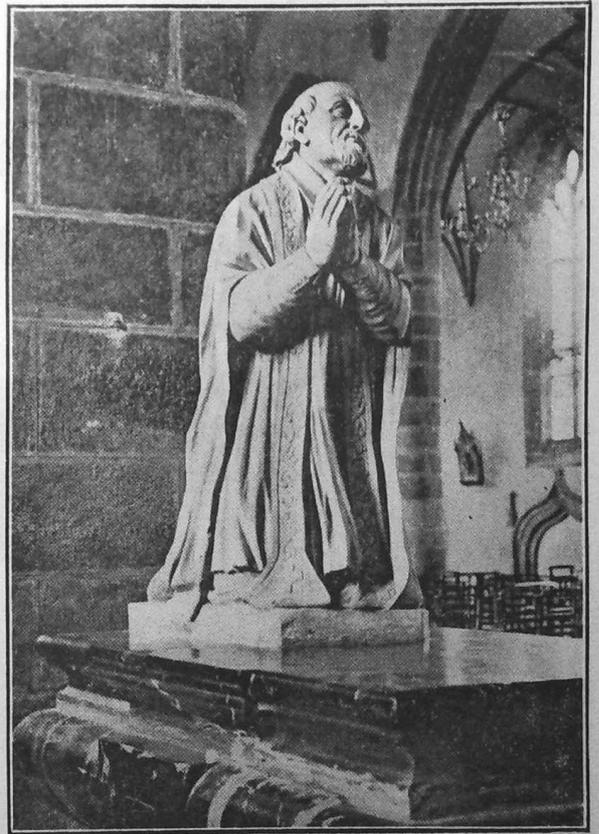
Le temps passe, la révolte grandit toujours ! « Bonnets Rouges » et « Bonnets Bleus » se défient du prêtre autant que du gentilhomme qu'ils soupçonnent de faire cause commune avec les gens du fisc. A Plouguerneau, où le P. Maunoir donne la Mission, il arrive même ce fait inouï que les prêtres n'osent pas, devant la foule menaçante, sortir de la sacristie pour chanter la Grand' Messe. Il leur faut signer, auparavant, l'engagement de ne point élever les tarifs des services religieux. Cependant, au milieu de tout ce vacarme, le P. Maunoir exerçait tranquillement les enfants au chant des *Cantiques Spirituels*. Il fit tant par son calme et par sa douceur, que le trouble s'apaisa.

De Port-Louis, où il avait établi son quartier général, le duc de Chaulnes, gouverneur de Bretagne, apprend l'influence pacifiante du P. Maunoir et de ses Missionnaires. Il décide d'en faire ses auxiliaires dans l'œuvre d'apaisement qu'il projette. On ne sait véritablement qu'admirer le plus en cette affaire, du zèle religieux du Vénérable, ou du tact qu'il apporta à cette Mission d'un genre nouveau, mais dont le succès, soit que le Père ait travaillé seul, soit qu'il ait accompagné le duc de Chaulnes et obtenu de lui d'assister les condamnés, ou de grâcier les coupables, peut se résumer dans cette conclusion si joliment donnée par le P. Boschet : « M. le duc de Chaulnes fut très content du P. Maunoir et des autres Missionnaires. Il rendit témoignage au zèle qu'ils avaient fait paraître en cette occasion, pour la gloire de Dieu, pour le service du Roi et pour le salut de toute la Bretagne. »

La Bretagne elle aussi fut très « contente » de son « Tad Mad », dont la médiation diminua le

nombre des condamnations, hâta le retrait des troupes royales et mit fin aux fameuses pendaisons, au sujet desquelles la spirituelle marquise plaisante dans ses Lettres un peu trop facilement peut-être. Mais de ces heureux résultats, le Père Maunoir ne s'attribua pas le mérite. C'est à Sainte Anne envers qui, en vrai Breton, il avait une particulière dévotion, qu'il s'en déclare redevable, parce que, au fort de la tourmente il s'était adressé à la puissante Protectrice de la Bretagne, à la « Grand'Mère » des Bretons, dans un pèlerinage qu'il avait organisé à Sainte-Anne d'Auray. Qui, à ce trait, ne reconnaîtrait le Breton de race?...





TOURMEN, ÉDITEUR

LE TOMBEAU DE MICHEL LE NOBLETZ



## Le Merveilleux dans la Vie du P. Maunoir

---

**J'**AI longtemps délibéré, écrit le P. Le Roux, historien du Vénéral, si je devais entreprendre de donner au public un recueil des miracles que le Seigneur a opérés par l'intercession du R. P. Julien Maunoir, de la Compagnie de Jésus, Missionnaire en Bretagne. J'avais de fortes raisons qui m'y engageaient. D'un côté, je prévoyais les railleries que certaines personnes feraient des miracles les plus avérés... »

Le P. Boschet, lui aussi, pose un instant sa plume afin de s'assurer que le copiste « n'a pas

embelli les choses, pour relever la gloire du saint homme. » — Il se donne même beaucoup de peine pour cela : « Je courus, dit-il, bien avant dans l'évêché de Léon, de peur qu'un vieux Missionnaire, homme de mérite, qui avait blanchi dans le service du prochain, ne m'échappât »...

Pareilles hésitations ne sauraient être nôtres. Nous puiserons sans crainte d'outrepasser l'« exacte discrétion » dans le *Recueil des Vertus et des Miracles du R. P. Julien Maunoir*, par le P. Le Roux, et dans les *Vies des PP. Boschet et Séjourné*, quelques faits, sans lesquels la physionomie du Vénérable ne serait pas complète, ce « Bon Père » ayant « vécu » et « agi surnaturellement, avec le plus parfait naturel », selon l'expression du P. Boschet. L'éloge n'est pas mince pour qui sait l'apprécier...

Avec l'abbé Brémond, nous constaterons que le P. Maunoir, comme d'ailleurs son prédécesseur Michel Le Nobletz, se « mouvait dans le miracle, avec autant d'aisance qu'un Saint Pol ou un

Saint Corentin. » L'éminent historien, est sur le point de s'en étonner. Ne serait-ce pas tout simplement que, comme ces premiers Apôtres de la Bretagne, Le Nobletz et Maunoir étaient de la race chantée par notre Brizeux, race pour qui les frontières du surnaturel s'abaissent si volontiers? Quoi qu'il en soit, nous savons déjà que Dieu avait accordé au P. Maunoir, entre autres faveurs extraordinaires, le don de lire dans les consciences. Véritable précurseur du curé d'Ars, ne le vit-on pas un jour sortir de son confessionnal pour appeler un pénitent qu'il savait avoir, avant tous autres, besoin de son ministère? A Landerneau, une jeune fille qui avait caché un péché mortel en confession, reçoit de la Vierge l'avis très pressant de se confesser à nouveau au P. Maunoir : « Quand il y aurait cent personnes autour du confessionnal du Père, lui dit Marie, il vous appellera quand même, et vous fera passer la première. »

Ainsi, tout simplement, le Vénérable relate-t-il le fait dans son *Journal Manuscrit*.

Ajoutant à tant d'autres cette ressemblance avec son saint prédécesseur Michel Le Nobletz, le P. Maunoir était favorisé du don de prophétie : il prédit la conversion d'un gentilhomme de Carhaix, il annonce à Mme de Pratelas, venue le visiter dans sa dernière maladie, qu'elle ne lui survivrait que six mois ; il prophétise la mort de Mgr Grangier, évêque de Tréguier, très dévoué aux Missions, et tout rempli d'admiration à l'égard du P. Maunoir.

On rapporte de ce Prélat, qu'assistant un soir à Tréguier à un sermon donné par le Père, dans le cimetière attenant au palais épiscopal, il se trouva fatigué et se retira dans sa chambre, où lui parvenait la voix du Prédicateur. Là-dessus, le bon évêque s'endort. Mais voici qu'au matin, à son réveil, il entend encore la voix du Missionnaire. Il crut que celui-ci avait prêché toute la nuit et donna ordre de le faire aussitôt descendre de chaire. On rétablit les faits : le sermon terminé le soir avait repris au point du jour... Mgr Grangier

ne s'avoua pas vaincu. Il dit plaisamment que « le zèle du Père était assez grand pour empêcher que le jugement qu'il venait de faire ne fût téméraire. »

Au milieu d'un sermon que le P. Maunoir donnait à Douarnenez, le Vénérable « voit » tout à coup se dérouler les phases d'un combat livré entre Anglais et Français d'une part, contre Hollandais d'autre part, sous les ordres du fameux Ruyter. Le Père fait aussitôt prier les assistants pour ceux des leurs, engagés dans la bataille, et qu'il sait en grand danger à cette heure même. Ainsi en témoignèrent les rescapés : Bernard Mazet et Guillaume Le Bourg. Peu après cette prière commune, le visage illuminé d'une joyeuse expression, le religieux annonce que ceux qui en ont été l'objet sont sains et saufs...

Enfin, il est averti de sa fin prochaine et du lieu de sa mort, tandis qu'à Saint-Brieuc il chemine près du P. Martin, son « socius » depuis la mort du P. Bernard. A brûle-pourpoint le P. Maunoir

interpelle son compagnon : « Retournons au plus tôt en Cornouailles, il faut nous en aller, Dieu vient de m'en avertir. »

Quelques jours plus tard, le Père mourait à Plévin (alors en Cornouailles) comme il l'avait prévu.

Le temps, la maladie, la mort même, ainsi que le prouvent des miracles authentiqués, obéissaient au P. Maunoir.

Du temps il semblait maître... Il n'est pas d'exemple, en effet, que les processions clôturant les Missions, n'aient pu se dérouler. Bien au contraire ! les nuages se rangeaient, aurait-on dit, pour les laisser passer. Ainsi en fut-il à Scrignac, où il pleuvait à droite et à gauche de la longue théorie, sans qu'aucun de ceux qui la composaient reçût la moindre goutte d'eau.

Ailleurs, la pluie cesse juste le temps de la sortie du pieux défilé et reprend ensuite de plus belle. A Quimperlé, lors de la Mission de 1665, au cours

de laquelle le Vénérable fit une très grave maladie, il se trouva guéri pour organiser la procession générale. Chacun était persuadé qu'elle ne pourrait avoir lieu, le verglas rendant impossible dès la veille toute circulation. Peut-être bien souriait-on de l'assurance du Père affirmant le contraire. Mais le lendemain, comme pour lui donner raison, un épais tapis de neige recouvrait la glace. Puis, quand les portes de l'église Saint-Colomban se furent refermées sur la foule, au retour de cette pittoresque procession dans la neige, une pluie fine tomba, et durant la nuit le gel étant survenu, rues et chemins se retrouvèrent impraticables.

Au reste, le P. Maunoir ne répondait-il pas lui-même à M. de Kerlivio, grand vicaire de Mgr de Rosmadec qui, vu l'état des chemins détremés par la pluie persistante, regrettait qu'à Plumergat il fallut renoncer à sortir : « Ne savez-vous pas, Monsieur, que par la grâce de Dieu, nous avons beau temps le jour de nos processions? »

De fait, au cours de la nuit, une forte gelée durcit les chemins, mais à peine la procession rentrée, la pluie reprit comme devant...

Fréquemment le P. Maunoir obtenait de Dieu le temps favorable aux moissons compromises par la pluie ou un soleil trop tenaces. A Daoulas, en une période de forte sécheresse qui désolait la Bretagne, le Père rassembla les enfants et leur fit chanter un cantique à Saint Corentin, cantique qu'il avait composé pour la circonstance. Les jeunes chanteurs n'avaient pas plutôt achevé qu'une pluie bienfaisante commença de tomber, et se continua plusieurs jours.

Durant le séjour du Vénérable à Bourges, ce sont des chenilles dévastatrices des récoltes, qu'il détruit au village voisin de Saint-Martin d'Auxigny, par l'aspersion de l'eau bénite.

Quant aux maladies, tant de son vivant qu'après sa mort, il n'en était pour ainsi dire pas de rebelles à la prière du P. Maunoir. Celui qui, enfant, guérissait ses petits camarades de la « rasche »

par un simple attouchement, qui devenu prêtre, redressait d'un sourire la mâchoire, la « goule torte », comme hasarde après le P. Boschet le P. Séjourné, de l'espiègle enfant de chœur de Saint-Georges-de-Reintembault, plus soucieux d'imiter la contorsion de bouche du Père que de pieusement servir la Messe, n'avait parfois qu'à paraître pour écarter le mal. Ce fut le cas pour Renée Le Floch, de Rosporden. Cette jeune fille, prise d'un violent accès de fièvre, s'écrie : « Si je voyais en ce moment le P. Maunoir, je serais guérie ! » A cet instant survint inopinément le Père, et la fièvre disparut comme par enchantement. Une autre fois, c'est un possédé qu'il guérit, en lui posant sur la tête la clochette héritée de Michel Le Nobletz, touchante collaboration des deux grands Apôtres, dont les noms restent si intimement liés à l'œuvre de régénération de la Bretagne.

Bien jolie aussi est l'histoire de ces trois pieuses femmes, trois veuves, qui voyant le P. Maunoir

empêché à son tour par la fièvre de poursuivre ses Missions, obtiennent de Dieu de partager entre elles ses accès afin qu'il en fût quitte...

N'est-ce pas merveille d'un autre ordre cette conversion relatée dans le *Journal Manuscrit* du Vénérable, dont l'occasion fut la Mission de Tre-gunc, en 1670. « Le 25 mars, écrit-il, je prêchais sur le mystère du jour, et je montrais à quel degré la Bienheureuse Vierge Marie avait porté l'amour de la Virginité. Tout à coup, une malheureuse pécheresse se trouve si pénétrée de repentir qu'elle éclate en sanglots. Ses cris de douleur tirèrent les larmes aux yeux de mon immense auditoire. Moi-même, tout le premier, je ne pus retenir les miennes. Je ne sais si j'ai jamais vu contrition plus vive et plus profonde. » Et pour éviter les occasions que sa faiblesse lui faisait craindre en restant dans son pays, théâtre de ses désordres passés, cette femme eut le courage de se condamner à un exil volontaire.

Merveille encore, cette autre conversion d'une

pécheresse notoire, qui, après une suite d'efforts persévérants de chutes et de relèvements, se condamne elle aussi à une pénitence cruelle, jeûnant tous les jours et marchant pieds nus.

Merveilles enfin, ce réveil fortuit du Père à deux heures du matin, la veille de la fête de la Sainte Trinité, 1648, et la force qui le presse de se rendre, à cette heure même, en la chapelle du manoir où il doit célébrer la Messe et située à une courte distance du bourg de Corlay. Il y trouve un vieillard auquel sa fille morte venait d'apparaître, lui disant : « Mon père, rendez-vous aussitôt à la chapelle de Saint-Herbot, vous y trouverez celui que vous cherchez depuis si longtemps, un Père Jésuite qui vous absoudra de vos fautes. » Confession et joie de ce vieillard...

Devant ces manifestations de grâces si spéciales, on partage volontiers l'avis de Vincent de Meur, Supérieur des Missions Etrangères, étonné du succès des prédications du P. Maunoir durant la célèbre Mission de Tonquédec, de ce Père qui,

## LE VÉNÉRABLE PÈRE MAUNOIR

---

après tout, ne disait que des choses ordinaires, sans prétentions oratoires : « C'est un miracle qui ne peut venir que de Dieu, affirme Vincent de Meur, et que Dieu ne fait, comme nous le voyons, que par l'organe du P. Maunoir. »



## Ascèse - Mystique

---

**D**EUX grands mots que la devise du Vénéral déjà citée, devise si simple et si belle à la fois, devise-programme, pourrait-on dire, met à notre portée, si nous considérons la façon dont y répondit la vie du saint Missionnaire : « Le plus grand contentement de Dieu et son plus grand amour ! » Partant de là, tout s'illumine, dans cette vie de zèle et de renoncements et prend son plein sens. A la mesure du vouloir et de l'amour divins, le P. Maunoir proportionne sa constance dans les épreuves si vail-

lamment supportées, le zèle toujours plus étendu et plus fécond de ses courses apostoliques, la sainteté d'une mort, d'où sa grande âme est sortie plus vivante qu'au temps de son habitat en un corps épuisé par l'âge, les fatigues, les austérités de la pénitence, « ce corps que vous avez si maltraité durant votre vie », lui disait un saint prêtre dans les derniers jours.

D'accord en effet avec les saints de tous les temps, le P. Maunoir recourut largement aux pratiques de la pénitence. Bien que celles-ci fussent circonscrites par une règle prudente, dans les limites de l'obéissance, vertu chère entre toutes au cœur du religieux soumis que fut toujours le Vénéral, il n'en sacrifia pas moins à de rudes mortifications.

Il en est même de ces mortifications qui surprennent notre délicatesse, que le P. Boschet, tout saint homme qu'il fût lui aussi, ne nous livre qu'à regret, semble-t-il, un peu à la manière d'un Albert Le Grand, le Dominicain à la blanche robe,

lorsqu'il parle avec une pointe de dédain de la « seccotte qu'ils appellent... » de ses Frères les Capucins.

« Il y a, écrit le P. Boschet, une sorte de supplice qu'il a toujours retenu, parce qu'en tourmentant le corps elle humilie beaucoup l'esprit... J'en ay supprimé le nom ; elle aurait fait horreur aux délicats du siècle. C'est une suite de l'extrême pauvreté qui fait appréhender le commerce des pauvres, avec qui l'on craint de gagner ce que le P. Maunoir, à l'exemple de Saint Louis, archevêque de Toulouse, craignait de perdre. Il appeloit ces fruits de l'hospital des pierres précieuses, et il auroit été fâché qu'on luy en eut osté quelqu'un. »

Et comme pour excuser un genre de sainteté qu'il ne serait point porté à approuver sans réserve, aussi peut-être, tout simplement, dans le but de nous rassurer, le narrateur ajoute : « Mais ce qui contendoit sa dévotion particulière devoit avoir un mauvais effet par rapport au prochain, et c'est

une espèce de miracle comment cela n'en eut point. Soit que la sainteté raccommode tout, soit qu'on fust persuadé que le Père avoit obtenu de Dieu que cette occasion de souffrance ne passeroit point à d'autres qu'à luy, on s'approchoit de luy sans crainte, et les Prélats l'invitoient à leur table et le faisoient asseoir auprès d'eux. »

De même manière discrète, le P. Maunoir méprisait la couche, si sommaire fût-elle, où il lui eût été bien légitime de prendre quelque repos, ou bien, s'il s'y étendait, il s'arrangeait de façon à la rendre aussi inconfortable que possible, la parsemant de grains de blés, qui en le piquant, hâteraient son réveil. Surpris un jour, il avoua en riant, car en vrai saint il avait l'humeur gaie : « Je remonte mon réveil-matin. »

Cependant ce n'était point à ces pratiques, en dehors des voies ordinaires, même pas à celles plus courantes des disciplines et des jeûnes, que s'attachait plus particulièrement le Vénérable. Il les considérait, n'en doutons pas, comme un luxe

d'austérités, son ascèse consistant surtout à rechercher la volonté de Dieu et son parfait accomplissement dans le devoir d'état et l'acceptation sans phrase, des épreuves et des incommodités de la vie quotidienne.

On a beaucoup parlé, en ces derniers temps, de la « Petite Voie » de Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus. L'aimable Sainte a bien pu s'en faire l'initiatrice, mais d'autres, dont le P. Maunoir, l'avaient pratiquée avant elle. Dans leurs écrits à tous deux, ne trouve-t-on pas, malgré la distance des siècles, cette indication à peu près identique au sujet de la mortification du goût, par exemple, et qui, transposée à celle des autres sens, donne bien la ligne générale de leurs directives : « manger ce que l'on vous sert, mais manger sans distinction, sans réflexion. » Au vrai, l'un et l'autre, le Jésuite et la Carmélite, avaient le génie de la Pénitence et savaient y adapter, d'instinct, les actes les plus communs de la vie journalière.

Dans le règlement de vie du Vénérable, rap-

porté par le P. Boschet, nous lisons ceci : « Comme par une faveur spéciale, je n'aime en ce monde aucun bien que le bon plaisir de Dieu, je n'ai aucune aversion d'aucun mal que de l'offense de Dieu. »

Ainsi, d'une âme également sereine, le P. Maunoir accepte les bons et les mauvais jours, les joies et les peines, voyant dans les uns et les autres l'unique objet de ses désirs : « le plus grand contentement de Dieu. » Il le verra lorsque se fermeront devant lui les portes du noviciat de Saint-Germain, lorsque des difficultés en apparence insurmontables et sans cesse renouvelées, au début des Missions bretonnes, entraveront cette œuvre, à laquelle, depuis l'épisode de la *Mère de Dieu*, il se sait appelé ; il le verra encore, lorsque ses chères Missions encourront le discrédit des Evêques et de ses Supérieurs, lorsqu'elles seront persécutées par un clergé ignorant et hostile, lorsqu'il sentira en lui-même le découragement, la tristesse, la nuit peut-être, en tout cas la souffrance intime.

Qu'importe tout cela à celui pour qui le « contentement de Dieu » tient lieu du sien propre?... Qu'importe qu'il se voie accueilli avec enthousiasme, ou chassé comme espion à la solde des Anglais, qu'il soit pris pour un loup-garou, accusé à ce titre de rapt d'enfants, ou exposé à la vengeance de ceux que sa parole inquiète dans leur vie coupable et qui, à deux ou trois reprises, attenteront à sa vie?...

Peut-être le « plus grand contentement de Dieu » est-il dans cette humiliation, infligée par son Supérieur lui assignant, lors de son arrivée à Quimper, le prieuré de Locamant pour champ d'action ; dans ces peines de cœur, que seront la mort de ses parents, de Michel Le Nobletz, son Père spirituel, du P. Bernard, de M. de Tremaria, ses amis très chers..., dans ces maladies qui plusieurs fois le terrasseront et le mettront, lui, l'athlète dont parle Saint Paul, hors de combat?...

En toutes circonstances, le P. Maunoir d'une âme égale, avec la même bonhomie souriante que

popularise son image, se « contente » du « plus grand contentement de Dieu ».

On conçoit ce qu'une telle disposition d'esprit offre de contre-poids à l'égoïsme naturel, combien elle élève l'âme au-dessus d'elle-même, jusqu'à Dieu!... Et celle du Vénérable ne quittait jamais les sphères de la divine présence. Son union avec Dieu était continuelle. Le P. Boschet nous dit qu'il avait consacré à Dieu « toutes ses pensées et toutes ses affections. Il ne respiroit que sa gloire, il ne songeait qu'à luy plaire, qu'à luy procurer de vrais adorateurs. » On peut imaginer la joie qu'il dut éprouver quand le P. Huby, l'un des compagnons de ses travaux apostoliques, établit l'*Adoration Perpétuelle* qui, partie de notre Bretagne, rayonne aujourd'hui dans le monde entier.

« Excepté les heures de sommeil, écrit ailleurs le P. Boschet, on peut dire qu'il (le Vénérable) priait tout le jour. On a sceu de luy-même que son oraison n'était pas interrompue par les occupations extérieures, mesme les plus appliquantes,

et qu'en conversation, au confessionnal, en chaire, il priait, à peu près comme en son oratoire. » Après cela peut-on s'étonner « qu'au sortir du Saint Sacrifice, quelques-uns ont cru le voir entouré de flamme et de lumière?... »

Peut-on davantage s'étonner que, de cette flamme et de cette lumière, l'amour du P. Maunoir pour le prochain se trouvât échauffé et éclairé? Là réside le secret de son affabilité constante, de sa charité envers tous, mais plus particulièrement envers les pauvres et les humbles, ses « semblables » aimait-il à dire, le secret aussi de cette bonté qui le portait à inscrire dans son règlement de vie : « J'éviterai toute raillerie, toute parole piquante, dure, brusque, toute manière chagrine, méprisante, toute contestation, toute impatience, toute promptitude, toute colère, toute bizarrerie, toute froideur, toute vengeance, et généralement tout ce qui peut faire de la peine aux autres. »

Le « Tad Mad » tient tout entier dans cette résolution, si parfaitement gardée malgré les

obstacles inévitables, résolution accessible à tous comme aussi l'homme intérieur qu'il fut toujours, apparaît dans ce témoignage du P. Martin, lorsque ce compagnon des quinze dernières années de sa vie n'hésite pas à affirmer ne s'être jamais aperçu « qu'aucune vue humaine fût entrée dans la conduite de ce grand homme de bien. »

Aucune vue humaine, non, en vérité! mais toujours, en toutes circonstances, celle du « plus grand contentement de Dieu et son plus grand amour. »



## L'OEuvre du P. Maunoir

---

**C**EPENDANT les années s'accumulaient sur la tête du Vénérable. L'heure approchait où Dieu allait trouver suffisamment remplie la journée de son bon serviteur et la payer du salaire royal qui convient à sa Toute-Puissance de même qu'à son amour infini pour toute âme fidèle. Le plateau des œuvres du « Bon Père » pesait lourd dans la balance divine... Souvenons-nous de l'état de la Bretagne à l'époque où parut son dévoué Missionnaire. Avant lui il y avait bien eu l'effort de Michel Le Nobletz. Et cet

effort fut considérable, quoi qu'en puisse penser l'abbé Brémond, de l'Académie Française, dans son *Histoire du Sentiment Religieux en France au XVII<sup>e</sup> Siècle*. Le savant auteur y traite un peu cavalièrement de Dom Michel, peut-être parce que, entre lui et le prêtre breton, il y a la distance de toute l'âme celtique insaisissable à l'étranger. Cette distance n'existait pas du P. Maunoir à son initiateur aux Missions bretonnes. Ainsi s'explique-t-on que l'âme toute pareille du disciple se soit laissée si bien façonner à l'empreinte du Maître, tout en opposant à la fougue du bouillant Apôtre l'esprit méthodique qui fut sien dès sa jeunesse, et que perfectionna la forte discipline de la Compagnie de Jésus.

Mais il faut bien l'avouer : l'effort trop personnel et trop isolé de Dom Michel, quelque grand qu'il ait été, n'avait pu triompher de l'emprise du démon sur cette terre ravagée par les guerres et les désordres qui s'en suivirent. La misère physique amenée par l'incendie, le pillage, le brigandage

organisé (nous avons déjà nommé La Fontenelle) ouvrait la porte à toutes les misères morales. Les unes et les autres allaient être l'objet de la sollicitude du « Tad Mad ». Ses rapports avec le duc de Chaulnes ne sont pas les seuls où se manifesta son souci du bien public. Plus d'une fois il apaisa les conflits, mit fin à des coutumes superstitieuses ou barbares. Partout où il y avait quelque abus à réformer, le « Bon Père » s'y employait, rétablissant par sa parole doucement persuasive, les conditions normales de l'existence, remettant en honneur le travail et la vie familiale.

Mais que dire de la vie spirituelle dont frémissait à nouveau la vieille Terre d'Armorique, sous le souffle de la parole brûlante de Dieu que lui dispensait l'Apôtre?... Peu à peu se déliaient les chaînes forgées par le démon, et ceux-là mêmes qui s'étaient livrés à lui corps et âme, par un pacte signé de leur sang (Iniquité de la Montagne), retrouvaient dans le pardon que leur faisait espérer

le saint Missionnaire leur dignité d'hommes et la grâce de leur baptême dont ils croyaient le signe à jamais perdu...

Les prêtres, nous l'avons vu, s'étaient laissés eux aussi détourner de leurs devoirs, et voici qu'ils sacrifient la vie paisible de leurs presbytères pour s'enrôler dans la vaste *Association des Prêtres Missionnaires*, prêts à toute heure, en toutes saisons, à répondre à l'appel du Père Maunoir et à se soumettre au règlement très strict qu'il exigeait d'eux, pendant la durée des Missions auxquelles il les convoquait par roulement.

Voici le texte de la lettre qu'il leur adressait à cette occasion :

« MONSIEUR,

« Le Maître de la Moisson vous dit comme aux autres ouvriers évangéliques : « Levez les yeux et voyez des campagnes couvertes de grains à couper ». La Mission commencera le...., mois de.... Venez donc nous aider, le Maître de la

« Moisson vous appelle. Voici ce qu'il vous promet : Celui qui moissonne reçoit la récompense de son travail et amasse des fruits pour la vie éternelle. » Vous serez donc bien payé. J'attends une réponse favorable, et je suis dans l'union de vos saints sacrifices.

« Monsieur,

« *Votre très humble*

« *et très obéissant serviteur en N.-S.,*

« Julien MAUNOIR,

« Prêtre de la Compagnie de Jésus ».

Secondé d'Apôtres auxquels il avait su communiquer son zèle pour le salut des âmes, le P. Maunoir réalisait ce que l'abbé Brémond, en une belle page du tome V de son *Histoire du Sentiment Religieux en France*, n'est pas éloigné de considérer comme une gageure. « Un des rares mérites de ce Missionnaire, écrit le distingué Académicien, est de n'avoir pas trop cru au « Missionnaire », je veux dire au prêtre de passage qui pour quelques

jours fixe la curiosité et remue la sensibilité des foules. On oublie vite l'éloquence d'un étranger, on oublie jusqu'à ses miracles. Mieux inspiré, Maunoir a voulu faire des prêtres de paroisses autant de missionnaires perpétuels ; de la vie paroissiale, une Mission ininterrompue. Au reste, il parut au bon moment. Qui fut ou sera jamais heureux comme lui ? Tout un clergé, évêque en tête, à ses ordres et qui se laisse mener, c'est le cas de le dire, à la baguette ! »

L'auteur dans ce dernier trait fait allusion à la baguette dont, à l'exemple de Michel Le Nobletz, se servait le P. Maunoir pour l'explication de ses tableaux, et dont l'apparition causa à Mûr un si vif enthousiasme. Elle réalisait, en effet, la curieuse prophétie d'un ancien recteur de la paroisse qui, découragé de ce « qu'on profitait si peu » de ses prédications, s'était tout à coup écrié : « Il viendra après moi des prédicateurs qui catéchiseront avec des baguettes blanches... alors vous vous convertirez. »

La Noblesse qui de son côté ne se distinguait du bas peuple que par une licence de mœurs dont le célèbre converti Pierre de Kerioulet fut le vrai type, reprenait enfin conscience de son rang et de son honneur. Et l'on vit les de Plivern, les Alain de Guer-Malestroit, marquis de Pontcallec, les de Tremaria, les de Kerisac, former autour du Missionnaire une chaîne, dont les anneaux portent les plus grands noms de Bretagne.

Ainsi, dans leur composition diverse, les paroisses se renouvelaient le plus souvent de fond en comble, et lorsqu'après un premier défrichement le Père y revenait une deuxième, une troisième fois, il avait la joie de constater les progrès de ces âmes arrachées, les unes aux séductions du monde, les autres un peu frustes, mais simples et droites, rendues à leurs devoirs, tandis que leurs Pasteurs, désormais, étaient à même de les préserver de nouveaux errements. Mais il fallait assurer leur constance et rendre durable le bien accompli par les Missions, bienfait passager, comme le

dit fort bien l'abbé Brémond dans la page citée plus haut, s'il n'est étayé d'un soutien efficace. Ce soutien, le génie apostolique du P. Maunoir sut le découvrir dans l'œuvre merveilleuse des Retraites d'hommes, non seulement poursuivie dans des maisons de retraite comme Quimper, Vannes, Rennes, mais encore au cours même des Missions. L'essai fait à la Mission de Lannion en fut dès l'abord concluant.

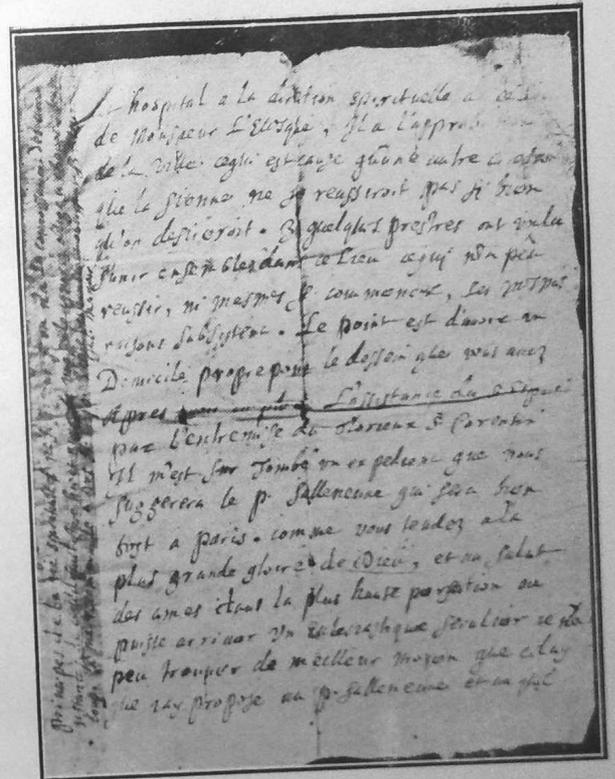
Le succès de ces Retraites allant s'affirmant de plus en plus, des maisons spécialement réservées aux femmes ne tardèrent pas à s'ouvrir à leur tour. Milles de Francheville à Vannes, et de Kermeno à Quimper, donnèrent le branle à un mouvement qui ne cessera de s'étendre, opérant partout le plus grand bien. Durant ces Retraites, les exercices se donnaient suivant la méthode adoptée par le P. Maunoir et le P. Huby. Ce dernier attachait son nom à l'œuvre des Retraites, de même qu'aux fondations faites par Milles de Francheville et de Kermeno. A Quimper, dans l'établissement

actuellement la Gendarmerie, Mlle de Kermeno eut sous son gouvernement Victoire de Saint-Luc, nièce de Monseigneur Conen de Saint-Luc, dont le nom clôt, à la Révolution, la liste des évêques légitimes du siège de Quimper. Victoire mourra sur l'échafaud, victime de sa dévotion au Sacré-Cœur, après avoir exercé auprès des retraitantes bretonnes un fructueux apostolat, et s'être acquis, dans l'explication des tableaux, une certaine renommée due tant à sa piété qu'à sa parfaite connaissance de la langue bretonne.

Si le P. Maunoir considérant sa longue carrière était tenté de pleurer, comme le saint curé d'Ars, auquel nous l'avons plus d'une fois comparé, les misères de sa « pauvre vie », c'est que sa grande humilité jetait un voile sur les résultats dont il rapportait à Dieu seul la gloire et le succès. Convaincu d'être entre ses mains le simple instrument qui devenu inutile sera rejeté, sans plus, il accepte la mort avec la simplicité et la sérénité dont il fit

LE VÉNÉRABLE PÈRE MAUNOIR

preuve en toutes circonstances. Aussi bien cet instrument qu'il avait été ne serait-il pas longtemps inemployé sur terre. Ce que lui-même avait dit de M. de Tremaria : « Jusque dans la mort il missionnait encore, et il est mort en missionnant », allait s'accomplir à la lettre en sa propre personne.



AUTOGRAPHE DU PÈRE MAUNOIR



## Mort du P. Maunoir Sa Sépulture

---

**C**OMME la flamme, qui à l'instant de s'éteindre jette avec plus d'ardeur ses derniers feux, il semblait que le zèle du P. Maunoir, loin de se ralentir avec l'âge et les infirmités, s'accrût en raison de l'affaiblissement de ses forces physiques et de sa santé. Depuis 1681, celle-ci inspirait de fréquentes inquiétudes. L'année suivante, tandis qu'il prêchait le Carême à Crozon, le recteur, l'abbé de Coëtlogon, s'apercevant de sa débilité, lui adressa cette touchante prière : « Mon bon Père, si vous devez bientôt

mourir, mourez ici. Laissez à ma paroisse ce corps que vous avez tant tourmenté pendant votre vie. Nous conserverons avec amour ce précieux dépôt. Ce serait le meilleur gage que vous puissiez nous donner de votre amitié. »

Le P. Maunoir ne devait point accéder à ce pieux désir. Ayant récupéré quelques forces, il continua le cours de ses travaux, jusqu'à ce que mystérieusement averti de sa fin prochaine, il revint, comme il en reçut l'inspiration, mourir sur les terres de Saint Corentin. Arrivé à Plévin, alors en l'évêché de Quimper, il dut s'aliter, pris de fièvre et d'un douloureux point de côté. Une pneumonie se déclara, sans espoir de guérison. Durant cette maladie dont l'évolution fut très rapide, le saint vieillard édifia constamment son entourage par sa belle contenance en face de la douleur et de la mort qui venait. Contre la souffrance qu'il s'efforçait de cacher, pas une plainte; contre la mort, pas l'ombre d'un murmure. Santé, maladie, mort, l'un ou l'autre de ces états ne correspondait-il pas

à la belle devise du Père : « Le plus grand contentement de Dieu et son plus grand amour » ? Comment après cela n'être pas lui-même entièrement satisfait de ce que Dieu choisirait pour réaliser ce « contentement » et cet « amour » ?

La nouvelle de la maladie du P. Maunoir s'était répandue comme une traînée de poudre. Plévin était devenu un centre où accouraient nombreux ceux qui voulaient, une dernière fois, entendre la bonne parole que le saint Missionnaire laissait tomber de ses lèvres mourantes à cette heure suprême. Jusque sur son lit de souffrance et d'agonie il demeurait Apôtre, entraîneur d'âmes. C'est ainsi que le P. du Demaine qui l'assista et l'administra fut si bien conquis, que de retour à Quimper il décida d'apprendre le breton. Devenu compagnon du P. Vincent Martin, il se dévoua aux Missions bretonnes avec une ardeur telle, qu'en l'espace de sept années elles auront raison de ses forces et de sa santé.

Cependant la maladie s'aggravait... Le mori-

bond eut-il alors quelques moments de divagation ou Michel Le Nobletz vint-il réellement et en personne assister son cher fils?.. A diverses reprises on entendit le malade murmurer : « Mais donnez une chaise à M. Le Nobletz. » En tout cas, la lucidité d'esprit lui revenait intacte pour répondre aux questions des uns et des autres, relativement aux œuvres d'apostolat. Mais le temps pressait... Le Vénérable reçut les onctions saintes avec une ferveur touchante et demanda à plusieurs reprises que l'on voulût bien jeter de l'eau bénite aux points de son lit qu'il indiquait. Le démon, sans doute, essayait ses dernières armes dans un combat inégal.

« Vivons et mourons pour Jésus ; il a vécu et il est mort pour nous ! » répétait sans cesse le malade, tandis qu'il baisait avec amour le grand crucifix de cuivre tant de fois présenté par lui aux acclamations de la foule ou aux effusions des lèvres expirantes. Malgré la faiblesse qui lentement l'envahissait, il trouvait des accents enflam-

més pour affirmer sa foi et son amour, jusqu'à ce qu'enfin sa voix se tut pour toujours...

On était au 28 janvier 1683. L'infatigable Missionnaire entra à soixante-dix-sept ans d'âge, cinquante-huit années de vie religieuse, dont quarante-deux ans de Missions bretonnes, dans le grand repos où l'avaient précédé les premiers Apôtres de la Péninsule armoricaine : les Pol, les Corentin, les Patern, et tant d'autres ! Ainsi que nos vieux Saints, jadis, voguèrent sur leurs barques de pierre à la découverte des « Iles Bienheureuses », de même le « Tad Mad » avait erré sur les routes de Bretagne à la conquête des âmes. Après eux et comme eux, voici qu'à son tour il a atteint les rivages mystérieux vers lesquels son âme d'Apôtre guida si sûrement les chers Bretons que, durant sa vie, il ne cessa d'évangéliser, et qu'après sa mort il appelle au partage d'une gloire si laborieusement et si saintement acquise.

« Là où je mourrai s'élèvera mon tombeau. » Ainsi l'avait prédit le Vénérable lui-même. Telle n'était pas, cependant, l'intention de l'autorité diocésaine ni celle des Jésuites de Quimper. A Quimper, sa résidence durant la plus grande partie de sa longue vie, il revenait naturellement de posséder sa dépouille mortelle. Un tombeau dans la cathédrale de Saint Corentin paraissait seul convenir à cet autre Apôtre de la Bretagne. Mais on avait compté sans la « Voix de Dieu » manifestée en la circonstance par la « Voix du Peuple ». Vox Populi...

Et le peuple de Plévin n'entendait point se séparer du « Bon Père » qui était venu terminer son voyage terrestre dans la petite bourgade, perdue au milieu des landes sévères et des roches d'alentour... Il y serait bien gardé, dût-on, comme jadis, recourir aux ordalies qui conduisirent à Locronan, à Lanmeur, les corps des Ronan, des Melar, sans parler de tant d'autres sépultures, indiquées de même façon. N'avait-on pas vu, aux

portes de Rennes, le convoi de l'Evêque Yves Mahyeuc contesté entre réguliers et séculiers, conduit à destination par les chevaux blancs, attelés du commun accord des deux parties au char funèbre?...

Dans la journée du 28 janvier 1683, le chirurgien vint extraire du corps resté souple et flexible le cœur du Vénérable, afin de le remettre aux Jésuites de Quimper, qui en avaient fait la demande aux autorités religieuses de cette ville. L'opération se passa sans incident. Bons princes, les Plévinois se réservaient, pensaient-ils, la meilleure part... Mais dès que fut connue l'intention d'enlever le corps aux fins d'inhumation dans l'église-cathédrale, ce ne fut qu'un cri parmi tout le peuple de Plévin : « Non! non! on ne nous enlèvera pas notre « Bon Père », notre « Tad Mad » ; si on l'enterrait à Quimper, il en serait de lui comme du P. Bernard, il ne ferait point de miracles là-bas, et il en ferait ici. »

Dès lors, persuasion, menaces, glissèrent comme

l'eau sur la tête de nos Bretons de Plévin. N'y avait-il, au surplus, que le peuple à se soulever, et ceux-là sur qui l'on comptait pour le calmer n'étaient-ils pas animés de sentiments trop pareils pour agir efficacement? En vain, le mot d'excommunication avait été prononcé. S'entendait-il seulement en langue bretonne?... ou bien les intéressés jugeaient-ils la sanction inopérante dans leur cas?... Après tout, de quelle autorité leur enlevait-on ce qu'ils considéraient leur légitime propriété, à savoir : le corps du P. Maunoir et le droit aux miracles qu'ils en attendaient?

La force ayant échoué, on pensa avoir raison de la résistance en enlevant le corps secrètement après une sépulture provisoire. Mais les habitants de Plévin, désormais sur leurs gardes, ne se laissèrent pas surprendre et montèrent une faction en armes près du tombeau.

Devant les rapports qui lui furent communiqués sur l'hostilité consécutive à ses ordres, Mgr de Coëtlogon n'insista plus. « Personne, écrit le

P. Boschet, ne se regarda comme excommunié, personne non plus ne fut traité comme tel... On célébra près du tombeau du Vénérable et sans être inquiété, les services solennels qui se succédèrent huit jours de suite au milieu d'une foule immense de peuple et d'un nombreux clergé.

A Quimper, on se dédommagea par les honneurs rendus au cœur du Vénérable qui fut placé dans l'église du Collège où, jusqu'à ces derniers temps, fut ainsi perpétué le souvenir de la Compagnie de Jésus au lieu même qui fut sien...

Tranquilles désormais du côté de Quimper, les habitants de Plévin eurent à subir les assauts de la Haute-Bretagne. Peu s'en fallut que le Parlement de Rennes ne fût saisi de l'affaire. « C'est au milieu de nous qu'est né le P. Maunoir, c'est au milieu de nous qu'il doit mourir », disaient, non sans quelque raison, sa famille et ses compatriotes de Saint-Georges-de-Reintembault. Enfin, Plévin toujours irréductible, triompha une fois de plus. Saint-Georges se contenta des ornements

sacerdotaux du P. Maunoir; la famille, d'une « panerée de papiers », bien mal placés d'ailleurs, puisqu'une arrière petite-nièce du Père crut habile de les mettre à l'abri de tout regard indiscret en les jetant au feu...

Et il faut bien le reconnaître, le P. Maunoir, toujours si soumis durant sa vie aux ordres de ses Supérieurs, ne désavoua pas après sa mort l'insubordination de son bon peuple de Plévin... pas plus qu'il ne trompa sa confiance. Les miracles escomptés furent nombreux, si nombreux que le P. Boschet hésite, aussi bien que plus tard le P. Le Roux, à en mettre sous nos yeux la nomenclature, que l'un et l'autre se documentent, pèsent, soupèsent ce qui peut, sans soupçon de vaine crédulité, être catalogué « miracle ». Les heureux bénéficiaires des faveurs du « Tad Mad », eux, ne cherchent pas si loin... Ils crient bien haut les prodiges accomplis au tombeau si vaillamment conquis; ils s'en montrent reconnaissants au point que le P. Séjourné juge bon de le noter, ce qui,

soit dit en passant, est tout à notre honneur. « Les Bas-Bretons, écrit le Père, ont vraiment le culte de la reconnaissance. A peine ont-ils été exaucés dans les demandes qu'ils adressent au « Tad Mad », si éloignés qu'ils soient de Plévin, ils accourent au tombeau du Vénérable. Après l'en avoir remercié par de ferventes prières, ils se font un devoir de déclarer au Recteur, avec la nature du mal dont ils souffraient, les circonstances merveilleuses dans lesquelles le P. Maunoir les a guéris. »

Aussi les archives de la paroisse de Plévin sont-elles un chartrier, dans lequel il est loisible de puiser à pleines mains, pour la justification du culte rendu au P. Maunoir. Nous nous contenterons ici de les signaler, et de rapporter ce qu'écrivit, à ce sujet, M. l'abbé Le Toux, recteur actuel de Plévin : « Le tombeau du « Tad Mad » est toujours très visité par de nombreux pèlerins. La confiance est grande en lui : en un mot, il reste toujours le grand Saint de la région. Tout

## LE VÉNÉRABLE PÈRE MAUNOIR

---

cela suppose, bien entendu, que les grâces obtenues par lui sont grandes et nombreuses; autrement, cette dévotion, qui est un vrai culte, ne se maintiendrait pas. » De culte, hélas ! il n'en est point encore d'officiel, mais la dévotion envers le saint Missionnaire déborde presque le culte privé. Comment pourrait-il en être autrement devant les grâces extraordinaires dues à l'intercession du Vénérable, tant à son tombeau qu'en tout autre lieu où il est invoqué ?

Entre tous, ce joli miracle en faveur d'un enfant de Carhaix, Jean Boisadam, âgé de six ans, gibbeux et paralytique : le garçonnet presse ses parents de se rendre à Plévin où l'on vient d'enterrer le P. Maunoir. A leur retour, le petit leur raconte qu'un vieux prêtre, dont il a eu d'abord un peu peur, est entré dans la maison et lui a demandé : « Veux-tu être guéri ? », que, sur sa réponse affirmative, il lui avait été ordonné de se faire transporter à Plévin. Puis, le prêtre lui avait tracé le signe de la croix sur le dos et sur la poi-

## LE VÉNÉRABLE PÈRE MAUNOIR

---

trine, le délivrant de sa difformité, mais le laissant encore paralysé. Les heureux parents ayant constaté la vérité des dires de l'enfant, s'empressèrent de l'amener à Plévin où le P. Maunoir acheva la guérison... Des sourds-muets recouvrent l'usage de la parole et de l'ouïe, des aveugles voient... ; plus encore, des morts ressuscitent.

Voici un fait que rapporte le P. Le Roux, confirmé, assure-t-il, en toutes formalités requises, par Mgr l'Evêque de Quimper, en août 1714. Un bébé de quatre ans, Jeanne Le Bouquen, de Kerfeunteun près Quimper (paroisse où est situé le sanctuaire de la *Mère de Dieu*), était enseveli après douze heures, quand sa mère se souvint qu'elle possédait un morceau de la soutane du P. Maunoir. Elle en toucha la petite morte qui se leva pleine de vie. « Elle demanda de la soupe, dit ingénument le P. Le Roux, et se porta bien. Elle a été mariée dans la suite des temps. »

Un autre enfant, Jacques Péron, meurt en l'absence de son père, de ce mal que dans les

campagnes on nomme « languiz »... Le jeune père, en présence de son fils mort, le voua au P. Maunoir et vit sa confiance récompensée. L'enfant lui fut rendu. Information fut également faite de ce miracle par les soins de l'Officialité de Tréguier.

La paroisse natale du Vénérable se ressentit aussi de sa protection lors d'une épidémie de choléra qui s'arrêta soudain lorsque la procession, organisée pour demander la cessation du fléau, prit le chemin de la croix du Lac... A cette même croix les femmes de Saint-Georges se rendirent pendant un effroyable incendie dans la paroisse voisine de Saint-Georges, Saint-James. A peine avaient-elles invoqué le P. Maunoir que les flammes commencèrent de s'abaisser pour s'éteindre presque aussitôt.

Enfin, comme le dit le P. Boschet, s'il fallait parler de tous les miracles dus au P. Maunoir, « on composerait un volume considérable. » Et l'on était alors en 1697 ! bien peu d'années après

la mort du Vénérable ! Que dire aujourd'hui ? Pour moins éclatante que soit la renommée de son intercession, confirmée par des grâces d'ordre tout intime, ou des guérisons comme celle, entre tant d'autres, de Louise Cesson, de Lambézellec, guérie subitement en 1917 d'une grave blessure à la main gauche ayant déjà nécessité trois opérations, cette intercession n'en est pas moins certaine et actuelle. Je n'en veux d'autre preuve que la persistance d'une dévotion et d'un souvenir nourris au cours des siècles du seul aliment de la piété populaire, se conservant autour d'une tombe isolée en un coin perdu du pays breton, mais visitée, en notre temps sceptique, avec la même Foi que lorsque, il y a trois cents ans, y fut déposé le corps de l'humble religieux...





## In Memoriam

---

**L'**ÉTRANGER, qui à une heure de demi-obscurité entrerait dans l'église de Plévin, serait surpris de l'immobilité étrange d'un prêtre, enveloppé de son manteau et agenouillé au milieu de la nef. Si, un peu inquiet il s'approche, le voici en présence d'une statue de bois de grandeur naturelle, toute tailladée des coups de canifs acharnés à en multiplier les reliques... Cette statue, depuis plus d'un siècle, surmonte le tombeau du P. Maunoir. Dans l'humble posture que lui a attribuée l'artiste, le

« Bon Père » adore et prie pour ceux qui ne prient point, il se mêle à la foule des paroissiens qui le dimanche emplissent la nef. Quoi d'étonnant, dès lors, qu'il soit considéré par ceux-ci à l'égal d'un des leurs?... qu'ils l'associent aux grands événements de leur vie, de la naissance à la mort? C'est en effet dans cet état d'esprit que se fait l'attouchement à la statue du nouveau-né présenté au baptême, du cercueil avant d'être déposé dans le cimetière proche...; toujours dans ce même esprit la pieuse visite du soldat à son départ pour l'armée.

De la Haute à la Basse-Bretagne, nombreux sont les souvenirs qui rappellent la mémoire du grand Missionnaire. C'est à Saint-Georges-de-Reintembault, par exemple, l'ancienne croix du Lac dont le socle seul est conservé de l'époque du « Tad Mad » ; une partie importante, dont sa maison natale, transformée en oratoire ; à l'église paroissiale les fonts sur lesquels il fut baptisé. C'est à Dirinon, la grande croix de Mission qui s'élève dans l'église et devant

laquelle les mères font marcher leurs enfants, lorsque ces petits tardent à se servir de leurs jambes. C'était à Plougastel le lit où coucha le Père, lors de la grande Mission de 1644. Jusqu'à ce que son dernier propriétaire, François Le Gall, du hameau de Tinduff en Plougastel-Daoulas, en eût fait le don gracieux à la résidence des Pères Jésuites de Quimper, il était de tradition dans la famille Le Gall que tous ses membres y couchassent au moins une nuit au cours de leur vie. Cet acte de piété équivalait à un talisman et était dévotement et fidèlement accompli.

La Maison des Jésuites de Quimper conserve en outre, dans son reliquaire de plomb, le cœur du Vénérable, transporté récemment de la chapelle du Lycée à celle de Roz-Avel ; divers objets ayant appartenu au saint religieux : son grand crucifix de cuivre à la face usée sous les baisers des mourants, la bourse dans laquelle il apportait la communion aux malades, une lettre autographe, son bréviaire qui fut, avant de lui

appartenir, celui de Michel Le Nobletz, et dont les pages usagées furent si souvent feuilletées par les mains vénérables des deux grands Apôtres. Ce livre précieux joint à leur souvenir celui du « Premier Grenadier de France », La Tour-d'Auvergne, puisque ce fut à l'oncle de celui-ci, le P. Corret, que le légua le P. Maunoir.

Clôturons le rappel de cet émouvant mémorial par l'évocation de la jolie coutume connue sous le nom de : « ar bugel hag an alc'houez » (l'enfant et la clef), coutume encore existante peu d'années avant-guerre au pays de Plougastel, jaloux jusqu'au scrupule d'obéir aux prescriptions religieuses que le P. Maunoir avait si souvent et avec tant de force enseignées ou rappelées. Le « Progrès » a fait disparaître aujourd'hui cette tradition charmante, en raison de l'emploi généralisé de l'auto qui supprime la distance... Jadis il en allait autrement, et les communications étaient parfois difficiles entre la ferme et le bourg. Ceux donc qui se rendaient à la seconde Messe devaient

se mettre en route avant que ne fussent rentrés les assistants à la première. Il fallait alors abandonner la maison que l'on fermait à clef, que l'on « clevait », selon une expression de terroir. Mais que faire des enfants si l'on ne se résignait à les laisser après soi au logis ? On les emmenait emballés, les petits, dans une épaisse couverture de laine ; les plus grands tenus par la main, et vêtus chaudement, suivant la rigueur de la saison. On s'en allait ainsi au-devant de ceux qui, revenant du bourg, opéraient au point de rencontre habituel la jonction avec le groupe qui s'y acheminait. Celui-ci alors passait à l'autre la clef de la maison... et les enfants. Restitués à la douceur du lit-clos ou du « cavel » (berceau) abandonné tout à l'heure, les « bugaligou » (enfants) reprenaient le sommeil interrompu. Bientôt se refermaient les paupières encore engourdis...

Ces divers témoignages de filial souvenir à une mémoire vénérée et aimée bercent les Bretons du doux espoir de prier un jour publiquement le

« Tad Mad », après que la « Gloire du Bernin » l'aura présenté au monde dans l'auréole d'une sainteté solennellement affirmée par la parole suprême du Pontife Romain.

Dès au lendemain de sa mort, les nombreux miracles attribués au P. Maunoir attirèrent l'attention des autorités religieuses, bientôt celle des Etats de Bretagne. En 1697, ils en étaient saisis par la dédicace du *Parfait Missionnaire* (biographie du P. Maunoir par le P. Boschet, S. J.), dédicace se terminant ainsi : « Si vous voulez, Messieurs, que ce nom (de saint) convienne au P. Maunoir en toute rigueur, il vous est aisé de travailler efficacement à lui procurer les honneurs de la canonisation. Sa vie vous fera juger s'il les mérite et rien ne semble plus digne de vous... Que si vous commencez, dès à présent, vos poursuites en sa faveur, votre demande viendrait dans un temps auquel il serait beaucoup plus facile de prouver sa sainteté, puisque, sans sortir de cette Assemblée, il se trouverait, peut-être, assez de

preuves et assez de témoins de ses vertus et de ses miracles, pour fournir au Procès de sa canonisation. »

Non seulement les Etats, réunis à Vitré, s'émuèrent de cet appel, mais encore manifestèrent-ils leurs sentiments par l'ouverture d'un crédit au P. Boschet pour les frais d'édition de son ouvrage et par une supplique aux Evêques quant aux enquêtes nécessaires, « afin de parvenir dans les temps convenables à la déclaration de sa sainteté et à la canonisation. »

Depuis l'arrêté de 1697, ces « temps convenables » n'ont point été révolus. Cependant l'information de la cause s'est vue plusieurs fois reprise. Notons d'abord les dates de 1714 et 1753 entre lesquelles les troubles dont la Bretagne devint à nouveau le théâtre (conspiration de Cellamare), la défense portée par le Parlement de Rennes contre Missions et Retraites, furent autant d'entraves aux démarches entreprises. Puis survinrent la Révolution française, la guerre

déclarée aux Ordres religieux, aux Jésuites particulièrement, leur expulsion... Ces causes réunies ne favorisèrent point la poursuite des travaux.

Cependant, en 1847, le tombeau fut ouvert dans les formes canoniques et les reliques enfermées dans une châsse en chêne, don du vicomte de Saisy de Kerampuilh, peut-être en souvenir de son ascendant Alain de Guer, marquis de Pontcallec, l'un des Missionnaires du P. Maunoir. Après une authentification plus récente, ces précieux restes n'ont point cessé d'y reposer. Ils attendent là le moment marqué par la Providence pour établir définitivement la paternité du « Tad Mad » sur cette Bretagne qu'après les Corentin, les Pol, les Malo, les Patern, les Briec, les Gildas, il a engendrée, à son tour et pour jamais, à la Foi qu'il lui prêchait dans la langue des Aïeux, en même temps que cette langue, il l'imposait à ses collaborateurs.

Reconnaissante, la « Terre des Saints » conserve, sans qu'ils aient subi la moindre altération

amour et confiance au Barde-Missionnaire, grâce à qui, des confins de la mer à ceux des Menez, rétentit le cri d'inébranlable fidélité à Dieu, à la Bretagne :

« Doue hag ar Vro! Breiz d'ha virviken! »  
« Dieu et Patrie! Bretagne à jamais! »

---- FIN ----



## TABLE

---

|  | PAGES |
|--|-------|
| PREFACE .....                              | V     |
| Premières années .....                     | 1     |
| Adolescence. — Vocation .....              | 11    |
| Le Novice. — Le Professeur .....           | 23    |
| Vocation aux Missions Bretonnes .....      | 33    |
| Le Missionnaire .....                      | 47    |
| Premières Missions .....                   | 55    |
| Une Vocation tardive .....                 | 63    |
| Les Journées missionnaires .....           | 73    |
| Les auxiliaires du Père Maunoir .....      | 83    |
| Le Breton dans le Père Maunoir .....       | 97    |
| Le Merveilleux dans la vie du P. Maunoir.. | 113   |
| Ascèse. — Mystique .....                   | 125   |
| L'Œuvre du Père Maunoir .....              | 135   |
| Mort du Père Maunoir. — Sa Sépulture ..    | 145   |
| In Memoriam .....                          | 161   |



*Achevé d'imprimer*

Le 20 Juin mil neuf cent trente et un



PAR FRANCIS SIMON

IMPRIMEUR BREVETE

RENNES

Prix : 9 fr.